DISSERTATION

N° 69.

SUR

L'INFLUENCE DES THEORIES

EN THÉRAPEUTIQUE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 avril 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR C.-H.-A. CHAMBION, de Montrevel,

Département de l'Ain.

Duo sunt præcipui medicinæ cardines, ratio et observatio.

BAGLIV., *Præx. med.*, lib. 1, p. 6.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Président.*
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL, *Suppléant.* / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER, *Examinateur.*
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER. / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Examinateur.*

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gilbert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard, *Suppléant.*
Dubois.	Rochoux, *Examinateur.*
Gaultier de Claubry.	Rullier, *Examinateur.*
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES MAÎTRES.

C.-H.-A. CHAMBION.

DISSERTATION

SUR

L'INFLUENCE DES THÉORIES

EN THÉRAPEUTIQUE.

De tout temps les hommes les plus illustres ont consacré leurs travaux au perfectionnement des théories médicales, tant ils en reconnaissaient l'utilité. Il n'est donc pas étonnant que je m'adresse aujourd'hui aux dépositaires des connaissances médicales pour diriger mon jugement dans le choix que je vais faire. Et que l'on ne vienne pas dire, comme certaines personnes affectent de le publier, qu'il faut rejeter, comme nuisible, toute théorie en médecine; je conviens que rien n'est plus dangereux, plus meurtrier, qu'une théorie qui interprète mal les phénomènes de la nature; n'en avons-nous pas encore tous les jours des exemples sous les yeux? Cependant une théorie sera toujours un point d'appui nécessaire au médecin. Depuis le grand *Hippocrate* jusqu'à M. *Broussais*, tous les médecins, à quelques exceptions près, ont été théoriciens. Les doctrines ont changé avec les siècles; cela devait être : elles suivaient la marche des sciences, dont elles n'étaient que l'expression. L'homme n'arrive pas de prime

abord à la connaissance de ce qui est. Pour posséder une théorie qui représente dans leur entier tous les phénomènes de la vie aux prises avec les agens extérieurs, il faut que ces agens extérieurs, que l'organisme lui-même nous soient entièrement connus; en un mot, que la nature toute entière n'ait plus de secret pour nous. Nous n'en sommes pas là, j'en conviens ; il n'est peut-être pas donné à l'homme d'y arriver jamais. Cependant, si l'on ne peut toujours atteindre la vérité, l'on peut du moins éviter l'erreur, en sachant rester dans le doute à défaut d'évidence. L'étude des différens systèmes qui ont régné en médecine m'a démontré que presque toutes les erreurs, les fausses théories, tenaient à une seule cause, la généralisation d'un fait vrai, seulement dans quelques cas.

Les théories ont eu et ont encore une immense influence sur la pratique de la médecine ; et comment en serait-il autrement, puisque la thérapeutique découle naturellement des idées théoriques? aussi la voit-on changer, toutes les fois qu'une théorie est venu renverser les idées admises et en substituer de nouvelles. Rien n'est donc plus important, pour le jeune médecin, que le choix à faire d'une théorie. Mais comment reconnaître la bonne au milieu de toutes celles qui inondent les annales de la science? A quel signe la distinguer? Certes, je n'ai pas la prétention de la marquer du doigt (peut-être même n'existe-t-elle pas), encore moins oserai-je en tirer une de mon propre fonds ; seulement, je parcourerai rapidement l'histoire de la médecine, partout je chercherai à démêler le vrai du faux. Si dans ce travail pénible mes forces venaient à manquer, je compte sur la bienveillance de mes maîtres pour m'aider à parvenir au but ; sûr, avec un tel secours, de ne pas m'égarer dans la route toute nouvelle qui s'ouvre devant moi, j'espère arriver enfin à la connaissance de la vérité (autant toutefois qu'il est donné à l'homme de connaître), objet de tous mes vœux et de tous mes travaux.

De la théorie. L'organisme, mis en rapport avec les agens extérieurs, donne lieu à une immense série de phénomènes. Dans cette étude,

comme dans toutes les autres, l'esprit humain, ne pouvant retenir une grande quantité de faits isolés, les coordonna; telle est l'origine des méthodes. Les faits ainsi classés, il restait encore quelque chose à faire. Le monde externe, dans ses rapports avec l'organisme, produit des phénomènes : mais, comment? il existe là une action intermédiaire qui échappe tout à fait à nos sens. Il fallut la deviner : de là les théories. Ce sont des hypothèses semblables à celles que nous avons vues avoir été imaginées pour rendre raison de tout ce qui échappe à notre investigation positive. Dans une théorie, quelle qu'elle soit, l'on ne peut donc pas affirmer que la chose se passe positivement comme on l'avance, seulement c'est une manière de concevoir les phénomènes, au moyen de laquelle l'on peut en prévoir d'analogues, et même en déterminer de plus ou moins opposés, en mettant l'organisme dans des circonstances données. D'après cela, toute théorie doit avoir pour base l'expérience. Avant d'en établir une, il faut avoir observé les faits, et les avoir observé en grand nombre; une telle manière de procéder est le seul guide infaillible; c'est pour n'avoir pas toujours religieusement suivi cette marche que l'on a créé tant de fausses théories.

Si l'on parvenait à créer une bonne théorie en médecine, ce serait un pas immense pour la science; en effet, si l'on ne se représente pas à l'esprit ce qui se passe dans l'organisme quand il est malade, si l'on ne peut pas prévoir les conséquences qu'entraîneront les phénomènes pathologiques, pourquoi et comment ces conséquences doivent avoir lieu, quelle conduite tenir? Qui déterminera le médecin dans le choix de l'administration de ses moyens thérapeutiques, s'il ne voit pas le rapport qui existe entre les nouvelles conditions matérielles auxquelles il soumet l'organisme, comment cet organisme sera modifié par ces nouveaux rapports et ainsi ramené à son état normal? La tâche est difficile, j'en conviens; mais est-elle au-dessus des forces de l'esprit humain? Telle a été l'opinion de certaines sectes de médecins; aussi proscrivirent-ils l'usage de la raison dans l'exercice de la médecine, qui ne devint plus entre leurs mains qu'un catalogue de faits

a retenir de mémoire. Cette méthode serait bonne tout au plus si la médecine se composait d'un petit nombre de maladies, et si chaque maladie avait son spécifique. Je ne saurais donc admettre une telle manière de philosopher, elle est trop décourageante, et en outre, c'est un très-mauvais guide dans la pratique de l'art; qu'il se présente un fait nouveau, que faire? L'analogie; mais n'exige-t-elle pas déjà de la théorie, puisque pour y arriver il faut expliquer les phénomènes.

Voyez les autres sciences; pourquoi ont-elles fait des progrès si rapides? c'est que l'on est parvenu à établir des hypothèses, des théories, qui non-seulement rendent compte des phénomènes connus, mais encore font prévoir ceux qui doivent arriver. Pourquoi ne pas suivre la même route dans la médecine? parce que, jusqu'à nos jours, les théoriciens ont presque constamment échoué? Mais les astronomes avaient aussi échoué avant *Newton;* les chimistes, jusqu'à *Lavoisier*. Qu'on jette les yeux sur l'histoire de la médecine, et l'on verra combien cette science est encore jeune, que de choses à refaire. La chimie, la physique, sciences qui embrassent l'universalité des corps, sont des créations toutes nouvelles. Jusqu'à cette époque, encore si rapprochée de nous, les agens extérieurs, qui ont une si grande influence sur la vie, étaient mal étudiés, à peine connus. La science de l'homme est encore dans son enfance; mais elle s'enrichit tous les jours par les travaux d'hommes illustres et infatigables. L'anatomie pathologique, science à peine naissante, qui doit jeter de si vives lumières sur l'étude de l'homme malade, fait déjà sentir son influence. Comme je l'ai dit, une bonne théorie ne peut ressortir que de la connaissance d'une immense masse de faits; et jusqu'à nos jours les faits ont été peu, mal ou point connus. Ne nous étonnons pas si les anciennes théories représentent mal les phénomènes de la nature; les faits augmentant en nombre, les théories se succédèrent, pour se mettre en rapport avec les connaissances acquises et les expliquer. Si jamais tous les faits sont connus, et qu'on puisse trouver une théorie qui en rende compte sans efforts, je crois que ce sera la

bonne ; en attendant cette époque si désirée, l'on fait et l'on fera toujours des théories, parce que c'est un besoin pour l'homme de se rendre compte de ce qu'il voit, de ce qu'il fait ; c'est ce qu'il ne me sera pas difficile de prouver en rapportant et discutant brièvement toutes les théories qui ont régné en médecine; puis, mettant la thérapeutique en regard avec la théorie, je montrerai un rapport frappant, sans quoi le médecin administrerait les remèdes au hasard et sans but. Entre la maladie et le médicament, il existe une corrélation que la théorie seule peut établir; et c'est sur cette corrélation que de tout temps la thérapeutique a été basée.

Théories médicales.

De la médecine chez les anciens peuples. La marche que je me propose de suivre est simple. Je chercherai à apprécier le fait sur lequel chaque théorie aura été fondée; j'examinerai comment les faits ont été observés à travers les théories, et ainsi mal appréciés, quand la théorie s'est trouvée fausse. Enfin, à côté de la manière de concevoir les maladies, je citerai les moyens thérapeutiques, et montrerai comment ils en dérivent le plus souvent, ce qui est l'objet principal de cette dissertation.

Si l'on jette les yeux sur ce qu'était la médecine dans les premiers temps historiques, dans cet âge d'or des poëtes, qui fut plutôt un âge de plomb, puisque c'était celui de l'ignorance et de la superstition, l'on voit que la médecine consistait en certaines pratiques souvent superstitieuses et dans l'usage de quelques simples. L'enfance de l'art dura long-temps. Ainsi en Égypte (1), berceau de la civilisation, nous voyons que l'on expose les malades sur la voie publique, pour implorer les lumières des passans, et quelles lumières, grand Dieu ! Mieux eût valu laisser périr ces malheureux de leur bonne

(1) *Sprengel*, Histoire de la méd., t. 1.

mort. L'on peut juger de la science du vulgaire, quand les dépositaires du savoir ne purent, au rapport d'*Hérodote*, guérir une entorse que *Darius* s'était donnée à la chasse.

Les Israélites (1), peuple grossier et superstitieux, voyant dans tous leurs maux la main d'un dieu vengeur, ne savaient opposer que des prières aux maladies dont ils étaient souvent accablés.

Chez les Indous (2), qui font remonter si haut leur antiquité, l'on voit paraître les traces d'une doctrine plus curieuse qu'utile à connaître; les vers, les vents, les vertiges, l'altération des humeurs, telles sont les causes générales qui influent sur la santé. Les vents circulent dans toutes les parties du corps; aussi un excellent moyen pour se préserver des maladies, c'est de ne pas respirer trop vite.

Les Chinois (3), peuple si vanté, et si peu digne de l'être, privés de toute notion anatomique, ne sont guère plus avancés. La médecine, pour eux, consiste dans la connaissance du chaud et de l'humide, agens qui ont pour siége le sang et les esprits vitaux. En outre, l'humidité affectionne de préférence le cœur, le foie, la rate, les reins, le poumon; la chaleur, au contraitre, le canal digestif, les organes génitaux et la vésicule du fiel; telle est leur physiologie. La maladie est due à l'irrégularité dans la distribution des esprits vitaux, et au manque de chaleur.

Les Scythes (4) avaient pour savans des jongleurs convulsionnaires, qui rendaient leurs oracles et donnaient leurs prescriptions au milieu de leurs accès.

Chez les Celtes (5), nous voyons les Druides, secte ignorante, cruelle, odieuse, être à la fois prêtres, juges, législateurs, devins, médecins. Le

---

(1) *Sprengel*, Histoire de la méd., t. 1.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*

gui, consacré par leur culte, était regardé comme l'unique remède à tous les maux.

Dans les premiers temps de la Grèce, appelés, je ne sais trop pourquoi, *héroïques*, quelques hommes étaient dépositaires d'un petit nombre de recettes, dont ils faisaient usage tant bien que mal. Plus tard, la médecine passa entre les mains des prêtres, et n'y fit pas de bien grands progrès; mais c'était un excellent moyen pour aggrandir leur puissance et leurs richesses. Leur grand art consistait à frapper fortement l'imagination des malades, et à déterminer ainsi dans l'organisme des crises favorables.

La médecine chez les anciens philosophes. Les anciens philosophes qui, dans leurs méditations profondes, embrassaient la nature toute entière, dûrent nécessairement porter leur pensée sur l'homme. La médecine entre leurs mains devint, comme leurs autres études, toute spéculative; aussi leurs différens systèmes cosmogoniques et anthropologiques dirigèrent mal les premiers médecins dans l'étude des maladies; leurs systèmes furent erronés, et il devait en être ainsi. Il fallait venir des faits à la théorie, et non de la théorie aux faits. C'est pour avoir suivi cette marche qu'*Hippocrate* mérita, à juste titre, le surnom de *Père de la médecine.*

Les idées de *Pythagore* (1), un des philosophes les plus anciens, ne nous sont pas bien connues, malgré sa célébrité. Mathématicien profond, il attribuait un grand pouvoir aux nombres; il mettait le principe de la vie dans la chaleur, celui du mouvement dans l'éther; c'est cette substance éthérée qui passe d'un corps dans un autre: la regardait-il comme matérielle? Dans le cas contraire, je comprends difficilement la métempsycose. En effet, comment se figurer qu'un être qui n'occupe pas d'espace change de place.

Empédocle d'Agrigente (2), bien que pythagoricien, s'écarta des

---

(1) *Sprengel*, Histoire de la méd., t. 1.

(2) *Ibid.*

principes de son maître. La doctrine des quatre élémens, qui régna si long-temps en médecine, le reconnaît pour auteur. Sa physiologie était fondée sur le chaud, le froid, le sec, l'humide. L'action moléculaire se concevait d'après le degré d'amitié ou d'inimitié. Ce sont nos affinités chimiques sous d'autres noms.

Démocrite (1), qui suivit à peu de chose près le système atomistique d'*Empédocle*, regarde la pensée, les sensations, le mouvement, comme les effets de l'âme, qui est, selon lui, de nature ignée, aérienne, indivisible, de forme sphérique. Une contradiction remarquable dans cette théorie de l'homme, c'est que l'âme est à la fois matérielle et indivisible.

Héraclite d'Ephèse (2) regarde le feu comme le grand agent de la nature, sa condensation produit l'air, celle de l'air, l'eau, celle de l'eau, la terre. L'âme était de nature ignée, c'était une matière extrêmement ténue.

Platon (3), le père des spiritualistes, place partout des âmes immatérielles, intelligentes. Indépendamment de la grande âme du monde, il en admet dans tous les êtres vivans, qui sont à ses yeux autant de mondes en miniatures.

Les anciens philosophes, comme on le voit, ont voulu s'élever jusqu'à la connaissance intime du principe de la vie; mais quelque ingénieuses que soient leurs explications, ils n'ont pas pu y parvenir. En général, leurs opinions sont de deux sortes : les uns, comme *Platon*, admettent dans les corps vivans un être immatériel et intelligent; les autres, à l'exemple de *Démocrite* et d'*Héraclite*, ne voient que de la matière. Depuis lors, les philosophes ont toujours été divisés en deux sectes.

Hippocrate. La médecine, comme science, ne jetait pas encore un grand éclat; les théories régnantes étaient trop peu en rapport avec

---

(1) *Sprengel*, Histoire de la méd., t. 1.
(1) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

les faits pour obtenir des succès certains et constans dans la pratique. *Hippocrate* parut, ce fut une nouvelle ère pour la médecine; observateur scrupuleux et infatigable, personne ne chercha plus que lui à épier tous les mouvemens de la nature dans les maladies, afin de saisir sa marche, surprendre ses procédés, et en tirer des conséquences utiles dans le traitement. Qui fut plus que lui à portée d'observer exactement? Avare de tout médicament énergique, il laissait la nature développer tous ses moyens; aussi les tableaux qu'il nous a laissés sont-ils des chefs-d'œuvre que l'on propose encore pour modèles.

Hippocrate, selon les idées de son siècle, admettait quatre élémens dans la nature, le feu, l'air, l'eau et la terre; quatre humeurs dans le corps des animaux, le sang, le phlegme, la bile et l'atrabile; quatre propriétés dans les humeurs. De pareilles idées ne pouvaient conduire qu'à une physiologie grossière. Telle est la division qu'il établit dans les différens principes de l'organisme; il en admet trois: 1°. le solide, ou ce qui contient; 2°. l'humide, ou ce qui est contenu; 3°. les esprits, ou ce qui donne le mouvement. L'humide est composé des quatre humeurs, d'où dérivent toutes les maladies. Ainsi il y a santé quand elles demeurent dans leur état naturel, qu'elles sont dans une juste proportion entr'elles, par rapport à leur quantité, à leurs qualités, à leur mélange. Toutes ces conditions venant à changer séparément ou simultanément, il y a maladie. *Hippocrate* était donc, comme on peut le voir, humoriste; et si cette doctrine, si cruellement, et cependant si justement combattue, a régné tant de siècles sur la médecine, ne peut-on pas en accuser *Hippocrate*, pour lui avoir prêté l'éclat de son nom, car il est probable qu'il n'en fût pas l'auteur; il trouva le système tout établi; ne pouvant en substituer un meilleur, ou ne voulant pas choquer les idées alors en crédit, il l'adopta. Heureusement il ne fonda pas sa thérapeutique sur ces hypothèses, sans quoi il n'eût jamais été le père de la médecine: il regardait bien les humeurs comme le siége de toutes les maladies; mais ce n'était là que la partie matérielle de sa doctrine. Il reconnaissait en outre

dans l'organisme un principe général, qu'il nommait *nature*, auquel il attribuait un grand pouvoir; il était tellement frappé de l'harmonie des fonctions auxquelles il préside, qu'il lui accordait le nom de *juste;* il lui donnait des facultés qui étaient comme ses servantes; elles présidaient à toutes les fonctions en détail chacune selon ses attributions (1). D'après cela, l'on peut donc considérer *Hippocrate* comme essentiellement vitaliste; qu'importe qu'il fît dépendre la maladie d'un défaut de proportion dans les humeurs, il reconnaissait la présence d'un principe actif présidant à toutes les fonctions de la vie; et comme dans les maladies il voyait son énergie redoubler, et rappeler souvent l'organisme à la santé, il le prit pour fondement de sa thérapeutique; il le nommait *force médicatrice*, ενορμων; les modernes qui suivirent la doctrine d'*Hippocrate* l'appelèrent ingénieusement *vis à tergo urgens.*

Doctrine des crises. C'est dans les ouvrages d'*Hippocrate* que l'on trouve la première notion de la doctrine des crises. Il voyait quatre temps dans les maladies : l'invasion, l'augmentation, l'acuité, le déclin. Il appelait *crise* ou *jugement* tout changement subit qui arrive dans les maladies, soit en mieux, soit en pis, que la guérison arrive immédiatement ou peu après. Ce changement a lieu sous l'influence de la nature; mais auparavant il s'opère un travail particulier, qu'il nomme *coction.* Dans la coction, dont l'accomplissement est, pour *Hippocrate*, de la plus haute importance, la matière morbifique, soumise à une action spéciale, est changée, modifiée, de telle manière qu'elle peut être facilement ensuite éliminée du corps, soit par les seuls efforts de la nature, soit par les secours de l'art. Les crises peuvent se manifester par une excrétion quelconque, par les sueurs, les selles, les urines, des hémorrhagies; et alors les sueurs, les selles, etc., sont dites *critiques.* La coction une fois terminée, la nature s'occupe d'opérer les crises; un des premiers soins d'*Hippocrate*

(1) *Leclerc*, Histoire de la méd., liv. 3, chap. 2.

fut donc de rechercher combien la nature met de temps dans les différentes maladies pour terminer la coction. L'expérience lui démontra que, dans les maladies suraiguës, il faut quatre jours; dans les maladies seulement aiguës, sept, quelquefois onze, et même quatorze, et enfin, vingt et vingt-un jours. Les maladies dont la coction ne peut se terminer dans cet espace de temps sont regardées comme chroniques, elles se prolongent jusqu'au quarantième, et quelquefois soixantième jour, et dans certains cas des années entières. Comme la solution de la maladie doit avoir lieu par les crises, immédiatement après la coction, les quatrième, septième, onzième, quatorzième, vingtième, vingt-unième, quarantième, soixantième jours, furent regardés comme des jours critiques.

La thérapeutique d'*Hippocrate* était tout à fait conforme à ces principes pathologiques : ainsi, sa maxime fondamentale était que la nature guérit par elle-même les maladies; il voulait que l'on employât des moyens analogues à ceux dont elle se sert elle-même; il respectait avec le plus grand soin sa marche pendant la coction; ensuite, si la crise avait de la peine à se faire, il la provoquait, mais toujours d'une manière conforme aux vœux de la nature. C'est encore dans des vues théoriques qu'il recommandait la diète dans les maladies, et jamais peut-être l'expérience n'est venue déposer aussi formellement, d'une manière aussi constante, en faveur de la théorie. Il suppose que la puissance vitale déploie toute son énergie contre la cause morbifique, pour lui faire subir les modifications nécessaires à son élimination. En donnant des alimens, ce serait diminuer, fractionner ses ressources, puisqu'elle serait à la fois obligée de présider à la digestion et de combattre la maladie. L'on peut expliquer différemment ce phénomène; cependant j'avoue que l'explication d'*Hippocrate* me séduit.

La doctrine des crises s'est conservée jusqu'à nos jours, mais le solidisme exclusif qui règne aujourd'hui dans certaines écoles l'a fait tomber dans le discrédit. Comme les faits ne pouvaient être révoqués en doute, on a cherché à les expliquer d'une manière différente :

ainsi, après la fièvre, survient-il des sueurs abondantes, fétides, c'est la transpiration qui, d'abord supprimée par l'irritation d'un autre organe, se rétablit quand l'irritation s'est dissipée. Mais l'on ne prend pas garde que les propriétés de ces sueurs, de ces urines, ne sont pas celles que l'on observe en état de santé, que leur quantité n'est pas en rapport avec l'état des fonctions. Le même raisonnement fut appliqué à toutes les excrétions critiques, mais je ne le trouve pas de nature à satisfaire entièrement l'esprit. La doctrine des crises est un point capital en pathologie ; *Hippocrate* réduisait presque toute la médecine à leur étude, et je me range volontiers de son avis. Je vais même plus loin : je suis persuadé que dans certains cas les inflammations ne sont autre chose que des crises, c'est-à-dire le dépôt de la matière morbifique sur un organe. En effet, pour qu'il y ait maladie locale, il faut qu'il y ait faux rapport local ; et si l'on en excepte les lésions mécaniques et chimiques, j'en vois bien peu ; de plus, il existe dans l'organisme un grand nombre d'organes qui ne peuvent pas se trouver dans de faux rapports, si ce n'est par l'intermédiaire du sang, tels sont : le cerveau, le cœur, le foie, la rate, les reins, les muscles, etc. (J'excepte toujours les lésions mécaniques.) Au contraire, je vois l'homme exposé sans cesse à de faux rapports généraux, l'alimentation, l'atmosphère, avec ses alternatives de chaleur et de froid, de sécheresse et d'humidité ; l'influence des affections morales, dont l'action se fait sentir sur l'économie tout entière. Ainsi, la plupart des maladies locales ont dû commencer par être générales ; voyez ce qui arrive dans un grand nombre de phlegmasies : l'on éprouve des symptômes généraux avant que l'organe qui va être le siége de l'inflammation soit altéré lui-même. Dire ici qu'il y a sympathie, c'est évidemment abuser des termes ; un organe remplissant bien ses fonctions, ne présentant aucun signe de maladie, ne saurait susciter ailleurs des symptômes qu'il ne présente pas lui-même. Tout symptôme sympathique ne peut être que le diminutif du symptôme qui le produit, sans quoi il n'est pas sympathique. Les anciens avaient bien d'autres idées sur la localisation des maladies, ce qu'ils

exprimaient parfaitement par leur langage : aussi disaient-ils *fièvre péripneumonique*, *fièvre cérébrale ;* pour eux la péripneumonie, l'encéphalite n'étaient que des crises; la maladie d'abord générale était nommée *fièvre ;* l'épithète était là pour montrer quelle avait été la marche de la maladie et sa terminaison. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi, du moins dans certains cas? N'observons-nous pas aujourd'hui, après certaines fièvres, des abcès que l'on nomme encore *critiques*, et qui sont évidemment la solution de la maladie? Là on ne peut pas dire, comme pour les sueurs, que c'est un organe qui reprend ses fonctions : je ne vois aucune différence, en pareil cas, entre une pneumonie, un encéphalite, un abcès ou une inflammation quelconque; aussi je ne suis pas éloigné de considérer les inflammations, si bien étudiées de nos jours sous les rapports anatomiques, comme des crises, comme l'effet de la localisation d'une maladie primitivement générale. Dans certains cas, ce fait me paraît hors de doute, comme dans les fièvres essentielles, par exemple. Cette manière d'envisager les phénomènes, qui a pour elle de grands noms en médecine, et qui, je crois, par-dessus tout, a le mérite d'être conforme à la marche scrupuleusement observée de la nature, a et doit avoir des conséquences importantes pour la thérapeutique : ainsi, un malade est en proie aux prodromes d'une inflammation, ou, si vous aimez mieux, à l'ardeur d'une fièvre intense; vous craignez pour le poumon, affaibli par plusieurs maladies antécédentes, ne pouvez-vous pas substituer avec succès une autre inflammation à la pneumonie, en localisant, par avance, la maladie sur un autre organe moins important? Et que fait-on autre chose par l'emploi, si multiplié, des dérivatifs?

École dogmatique.—Thessalus (1) peut être regardé comme son principal fondateur; cette école prit aussi le nom d'*hippocratique*, parce

(1) *Leclerc*, Histoire de la méd., 3e. part.

qu'elle prétendait suivre les traces de ce grand médecin ; mais combien ne s'en écarte-t-elle pas ! C'est dans les idées mystiques de *Platon* qu'il faut chercher les fondemens de la doctrine dogmatique. Nous y retrouverons ces causes intelligentes qui président aux changemens si variés que nous admirons dans l'univers : l'homme est un composé de triangles fins et déliés ; la vie consiste dans l'esprit et dans le feu ; la chaleur du sang est la source du feu, c'est cette chaleur qui assimile les alimens. Le défaut de proportion entre les élémens physiques du corps est la cause prochaine des maladies ; elles ont par conséquent pour siége le sang, la bile, le mucus et l'eau. La théorie des quatre humeurs cardinales fut adoptée, comme on le voit, par les dogmatiques, et suivie dans toutes ses conséquences. Ils reconnaissaient cependant une âme végétative, et allaient jusqu'à lui accorder l'intelligence ; aussi se suffisait-elle à elle-même. Pourquoi ne lui firent-ils pas jouer un plus grand rôle dans leur pathologie.

La bile donne naissance aux maladies aiguës, le mucus produit les catharres, les rhumatismes, etc. ; ils se guidèrent sur ces idées théoriques dans leur méthode de traitement. « Les méthodes curatives, dit M. *Sprengel* (1), la thérapeutique générale, furent négligées tant que l'on admit les subtilités des dogmatiques ; ainsi l'on guérit les maladies aiguës par les rafraîchissans, les maux qu'engendre la pituite, par les échauffans, ceux où la sécheresse prédomine par les délayans. Les médicamens agissent sur les humeurs cardinales ; les uns expulsent le mucus, d'autres la bile, quelques-uns l'atrabile, certains attirent à eux toutes les humeurs. »

Ici nous voyons encore une thérapeutique entièrement fondée sur les idées pathologiques ; la sécheresse, la chaleur, le muscus, l'eau, la bile, sont les causes générales des maladies ; à côté se trouvent des séries de médicamens destinés à détruire ou éliminer ces causes. Ces

(1) *Sprengel*, Hist. de la méd., t 1, p. 360.

erreurs, toutes grossières qu'elles sont, ont cependant duré plusieurs siècles, tant l'observation des faits est difficile, quand on est dominé par la théorie et qu'on se laisse aller à la routine. Les dogmatiques suivaient à peu près les mêmes principes physiologiques qu'*Hippocrate*, et cependant ils sont tombés dans les erreurs les plus graves; leurs discussions, bien loin d'enrichir la médecine, n'ont fait qu'en retarder les progrès; tandis que le vieillard de Cos en a posé irrévocablement les fondemens. D'où vient cette différence? il me semble qu'elle est facile à saisir: *Hippocrate* avait négligé en quelque sorte la partie matérielle de sa physiologie, et il s'était attaché à observer la marche de la nature, pour baser ses préceptes de thérapeutique; aussi *la force médicatrice*, l'ενορμων, comme il l'appelait, avait été son point de départ. Les dogmatiques suivirent une route plus ambitieuse, quoique moins philosophique. Voulant remonter aux causes premières des maladies, ils fondèrent leur traitement sur des hypothèses dépourvues de preuves, et perpétuèrent ainsi l'erreur.

École d'Alexandrie. Deux médecins ont rendu cette école célèbre. *Hérophile*, qui suivit les principes des dogmatiques, *Érasistrate* qui s'en écarta. Ce médecin (1) attribuait toutes les affections morbifiques, non à l'altération des humeurs, mais à leur déviation, ainsi qu'à celle du pneuma, qu'il croyait, ainsi que tous les anciens, circuler dans les artères. L'inflammation et la fièvre étaient produites par le passage du sang dans les artères. Il y avait fièvre quand le cœur lui-même était affecté, et inflammation seulement si l'erreur de lieu se passait dans les capillaires. Aussi le voit-on prescrire la saignée dans ces affections; il veut que l'on attaque directement la cause de la maladie. Il recommandait en même temps un régime sévère, et voulait qu'on liât les veines pour empêcher le sang de passer des veines dans les artères. L'on voit combien facilement les erreurs s'enchaînent en médecine.

(1) *Sprengel*, Hist. de la méd., sect. 4, ch. 3.

École empirique. Les vaines subtilités, les discussions interminables des dogmatiques et des autres écoles donnèrent naissance à l'école empirique (1). Voulant éviter un excès, l'on tomba dans un autre. c'est assez la marche de l'esprit humain. Ici l'expression de la maladie devient la maladie elle-même, elle ne consiste plus que dans un ensemble constant de symptômes qui s'observe dans l'organisme : à cet ensemble l'on oppose un traitement toujours identique dont on a reconnu à plusieurs reprises l'efficacité. Anatomie, physiologie, étude des agens extérieurs, appréciation de la cause des maladies, tout est rejeté par les empiriques. L'on est effrayé de la difficulté et même de l'impossibilité de la médecine, considérée sous ce point de vue, quand on vient à penser qu'avant tout traitement il faut avoir étiquetté la maladie. Ainsi, aucun moyen de prévenir le mal, puisqu'on ne saurait le prévoir ; il faut que la maladie soit déclarée, ait parcouru plusieurs périodes avant que le médecin agisse, sans quoi il combattrait un être qui n'existe pas encore. Et que de maladies différentes s'annoncent au début par des symptômes à peu près semblables. Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'une même maladie a débuté par des symptômes différens, selon les circonstances dans lesquelles se trouvait l'organisme. Dans ces cas, qui se rencontrent tous les jours, que fera le médecin empirique? Il faut que l'erreur cause une bien grande épouvante à l'homme pour le pousser ainsi à abjurer l'emploi de sa raison. Heureusement que l'envie de connaître, d'apprendre, d'arriver à la vérité, est plus forte encore ; et sans cela aurait-il pu avancer si avant dans la connaissance des secrets de la nature? Je le demande, rejetant tout raisonnement, négligeant l'étude du monde externe et celle de l'organisme, comment pratiquer la médecine avec fruit? C'est décupler à plaisir les incertitudes, les difficultés. En vérité, des hommes qui veulent nous faire abandonner le flambeau de l'intelligence, et nous rabaisser ainsi au niveau de la brute, méritent-ils une réfutation sérieuse?

---

(1) *Sprengel*, Hist. de la méd., sect. 4, ch. 4.

Asclépiade de Bithynie. — *Asclépiade* (1), qui vivait à Rome dans les beaux jours de la république, qui fut le contemporain et l'ami de Ciceron, s'écarta des idées reçues pour créer un nouveau système ; il prit pour base de sa doctrine le système atomistique d'*Épicure*, avec quelques modifications. Les atomes sont disproportionnés, sujets à divers changemens, leur mélange donne naissance à tous les phénomènes de la nature. Il ne reconnaît aucune nécessité d'admettre des forces pour régir les corps ; il n'admet pas les causes finales ; en un mot, c'est le matérialisme dans toute sa simplicité et dans toute sa grossièreté. Avec une telle philosophie, l'étude de la marche de la nature dans les maladies devait lui paraître tout à fait inutile, aussi appelle-t-il la méthode d'observation d'*Hippocrate* une *méditation de la mort*. Tel est en abrégé l'exposé de sa doctrine (2). La santé dépend de la juste proportion des pores avec les matières qu'ils doivent recevoir, ou auxquelles ils donnent passage. La disproportion des atomes aux espaces vides qui les contiennent donne naissance à toutes les maladies, aussi attachait-il la plus grande importance à l'obstacle (*statio*) que pouvaient rencontrer ces atomes. Les atomes qui entrent dans la composition du corps humain sont de diverses grandeurs. Le sang constitue la matière des plus grands, l'esprit celle des plus petits. L'obstacle que rencontrent ces atomes de petite dimension donne lieu à la pleurésie, la phrénesie, la léthargie, les fièvres ardentes ; les douleurs proviennent de la station des plus grands ; les défaillances, les maigreurs, l'hydropisie dérivent d'une trop grande ouverture des pores. L'explication qu'il donne des fièvres intermittentes n'est pas moins conforme à ces principes : le type est-il quotidien, c'est une rétention des plus grands corpuscules ; la fièvre est tierce, elle est due à des atomes d'une plus petite dimension ; enfin les atomes les plus fins, les plus déliés, donnent lieu, par

---

(1) *Sprengel*, Hist. de la méd., sect. 5, ch. 1.

(2) *Bianchini*, la médecine d'*Asclépiade*. Venise, 1769.

l'obstacle qu'ils rencontrent, à la fièvre quarte ; la chaleur est produite par l'oscillation des molécules, le froid par leur repos.

Avec une telle pathologie, il devait avoir une thérapeutique tout autre que celle des humoristes ; aussi le voit-on révoquer en doute les crises, proscrire les évacuans, tels que les purgatifs et les vomitifs. Il avait composé un livre *Des secours* (1) où il réduisait à trois les moyens thérapeutiques, 1°. la gestation. Il traite fort au long de l'exercice sur l'eau, dans la voiture, du mouvement dans un lit suspendu ; 2°. les frictions. Il faisait beaucoup de cas des frictions sèches ou huileuses, des douches ; son but, en conseillant de tels moyens, est facile à deviner, il voulait rendre les pores plus ouverts, et faire passer plus librement les sucs et les petits corps qui causent les maladies par leur séjour ; 3°. le vin. Il administrait ce médicament aux fiévreux, aux léthargiques et aux phrénétiques ; il allait jusqu'à les enivrer, pour leur procurer du sommeil; il y ajoutait de l'eau de mer, dans la pensée que le vin rendu plus pénétrant par le sel dont elle était chargée ouvrait plus puissamment les pores. Il employait dans les mêmes vues la saignée, dont il faisait un assez fréquent usage; du reste, il rejetait presque tous les médicamens employés par les autres médecins. La grande simplicité de sa physiologie et de sa pathologie avait réduit presque à rien ses moyens thérapeutiques ; il faisait le plus grand cas du régime diététique.

Si l'on vient à considérer quelles doivent être les actions moléculaires des corps organisés pendant la vie, on est tenté d'approuver *Asclépiade*. Les expériences nouvelles ne laissent aucun doute sur la porosité des corps, et même des corps les plus durs. Ainsi, dans le platine, dont la densité est si considérable, M. *Delaplace* a été conduit par le calcul à penser que l'espace vide est six milliards de fois plus considérable que l'espace occupé par la matière. Dans toutes les maladies (et c'est évident pour celles qui laissent des traces appa-

(1) *Leclerc*, Hist. de la méd., p. 401.

rentes), la matière est déviée de sa route, les molécules ne sont plus dans les mêmes rapports qu'à l'état de santé. Voilà des faits que l'on ne saurait révoquer en doute; mais peut-on raisonnablement en faire sortir une bonne théorie? En effet, comment ces atomes changent-ils de place? sous quelle influence? Comment concevoir, sans reconnaître la puissance de la vie, qu'ils tendent à rentrer dans leurs lieux accoutumés? Les malades qui n'étaient ni balancés, ni frottés, ni enivrés, guérissaient. *Asclépiade* devait être embarrassé pour expliquer de telles cures; je ne conçois pas comment il n'a pas poursuivi son raisonnement. En effet, il regarde la matière et le mouvement comme pouvant rendre compte de tous les phénomènes de l'univers; ailleurs, il avance que rien n'arrive de rien, et dans ce cas d'où vient le mouvement? à quoi l'attribuer? Il est essentiellement passif de sa nature, et ne paraît être qu'un résultat.

École méthodique. —*Thémison*, disciple d'*Asclépiade*, est regardé comme le fondateur de cette doctrine (1); *Thessalus*, *Soranus*, en furent les partisans les plus célèbres. *Cœlius Aurelianus*, qui professait les mêmes principes, nous a laissé des détails étendus sur cette théorie (2). La santé est le résultat de l'organisme dans l'état normal, c'est-à-dire dans cet état où la fibre n'est ni trop serrée, ni trop relâchée. La maladie est produite quand il sort de cet état. Toute la pathologie se trouve ainsi réduite à deux manières d'être de la fibre, elle est resserrée (*strictum*), où elle est relachée (*laxum*). Enfin, comme il existe des maladies dans lesquelles l'on serait fort embarrassé d'établir si c'est le *strictum* ou le *laxum* qui prédomine; *Thémison*, pour se tirer d'embarras, en admet une troisième série dans laquelle la fibre se trouve dans un état intermédiaire. Il appelle cet état *mixtum*, ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe ni *strictum*, ni *laxum*, mais bien l'un et l'autre. Voilà ce qu'il appelle la *méthode* qui conduit à la connais-

(1) *Sprengel*, Hist. de la méd., sect. 5, ch. 2.

(2) *Cœlii-Aureliani*, lib. 5, chron. pass.

sance de ce que les maladies ont de commun. Pourvu que vous puissiez reconnaître l'état de la fibre, et pour cela vous pouvez employer et le raisonnement, et l'induction; la connaissance des causes des maladies est tout à fait inutile. Du reste, il reconnaît, comme *Hippocrate*, que les maladies suivent une marche, et il les divise aussi en aiguës et en chroniques.

Telle est à peu près sa classification :

Maladies aiguës; genre *strictum :* phrénésie, léthargie, catalepsie, etc.
genre *mixtum :* pleurésie péripneumonie.
genre *laxum :* passion iliaque, cholera, crachement de sang, diarrhée, amaigrissement, etc.

Maladies chroniques; genre *strictum* : douleur de tête, vertige, etc.
genre *mixtum :* paralysie, catharre, phthysie, etc.

L'on reconnaît le *strictum* à ce que les évacuations sont supprimées, et que les parties enflent; le *laxum*, quand le contraire a lieu et que les excrétions sont beaucoup plus abondantes. S'agissait-il de classer une maladie, les méthodiques négligeaient les principaux phénomènes pour ne s'attacher qu'à ceux qui avaient de la valeur selon leur doctrine; ainsi, dans la rage, l'horreur des liquides, l'envie de mordre étaient des phénomènes peu importans; la soif, la rétention des excrémens, voilà ce qu'il fallait prendre en considération pour classer la maladie.

Ayant introduit cette dichotomie dans la pathologie, force était de lui faire prendre place dans la matière médicale. La saignée, les sangsues, les fomentations et les cataplasmes émolliens, un air frais, tels sont les moyens thérapeutiques que les méthodistes opposent au *strictum*. Quant au *laxum*, ils y remédiaient par l'eau froide, la craie, l'alun, le plâtre, le vinaigre, etc. Ils avaient séparés la chirurgie du domaine de la médecine, et lui avaient donné cette définition : *L'art d'oter ce qui est étranger ou étrange au corps.* Moi j'aurais laissé les deux branches réunies, et appliqué la définition à l'ensemble. *Thémison* avait été disciple d'*Asclépiade*, et il n'avait pas entièrement abandonné sa doctrine; en effet, il pratiquait aussi la restauration

des pores sous le nom de *métasyncrise*. Cette longue opération commençait par une abstinence de plusieurs jours, et si elle ne guérissait pas le malade, elle exerçait au moins rudement sa patience. Cette pratique est tout à fait un hors d'œuvre dans la doctrine des méthodistes, aussi *Galien* leur en fait-il un reproche.

Telle est, je crois, l'origine de la dichotomie qui règne encore de nos jours en médecine dans certaines écoles. Sa simplicité a séduit; quoi de plus naturel que de supposer en toutes choses du plus ou du moins. Si vous mettez le principe vital en première ligne dans l'appréciation des phénomènes de la vie, son énergie sera accrue ou diminuée; si vous ne considérez que la fibre, elle sera tendue ou relâchée; si vous n'avez en vue que la sensibilité, elle sera mise en jeu avec trop de violence ou trop peu excitée, ou bien, en d'autres termes, il y aura irritation, ou abirritation. Avec de pareils principes tout s'explique clairement en apparence, vous arrivez à des conséquences faciles à atteindre, il ne faut qu'ajouter ou retrancher; aussi *Thémison* se faisait-il fort d'enseigner la médecine en six mois. Il serait à souhaiter qu'il en fût ainsi, et que l'étude de l'homme sain, et surtout de l'homme malade, ne présentât pas plus de difficulté; mais quand, libre de toute prévention, l'on vient à faire l'application de ces principes, l'on est surpris de voir que la nature refuse de se prêter à nos divisions arbitraires; et l'on se trouve réduit à de longs et pénibles travaux pour étudier, comprendre sa marche.

Il me semble qu'il est facile de faire voir tout ce que ces dichotomies ont de spécieux. Chaque substance a en elle ses affinités chimiques, qui font qu'elle se comporte d'une manière toute spéciale dans ses rapports avec tous les corps de la nature. Il se passe des phénomènes chimiques de divers ordres dans notre organisme. Ne se trouve-t-il pas lui-même sans cesse en rapport avec une foule de substances qui ont des propriétés particulières? De là les effets que l'on observe. Ainsi, que vous considériez le principe vital, la fibre, la sensibilité, il y aura dans leurs manières d'être du plus ou du moins; mais cela tiendra à des rapports de nature tout à fait différente; pour

faire cesser cet état du plus ou du moins, il faudra remonter aux rapports, et là il n'existe plus de dichotomie possible, parce que ce sont des actions spéciales qui n'ont pas de ressemblances entr'elles. Dans deux cas, la fibre sera resserrée, il y aura *strictum*, et vous l'avez ramené à son état normal par des moyens tout à fait opposés. Ce n'est donc pas le *strictum* lui-même, qui ne saurait varier, mais la cause du *strictum*, qui est infiniment variable, qu'il faut prendre en considération. Ne voyons-nous pas les corps agir d'une manière spéciale sur l'organisme. Et sans cela, comment comprendre l'action des spécifiques? La nature suit dans chaque maladie une marche particulière. La rage et la syphilis modifient la vie d'une manière tout à fait différente; ces maladies n'ont de rapport qu'en ce qu'elles sont au-dessus des efforts de la nature. La rougeole et la variole n'ont aucun point de contact; la nature suit, dans l'un et l'autre cas, une marche tout à fait distincte. Ces quatre maladies sont évidemment, je crois, produites par quatre principes différens; bien que nous n'ayons pas pu les recueillir, les analyser, leur existence me paraît certaine; ce sont des espèces de poisons qui, par leur rapport avec l'organisme, donnent lieu à des phénomènes particuliers que l'on ne saurait confondre. D'après cela, il me semble que les dichotomistes n'ont vu que des effets, effets le plus souvent identiques, tenant à des causes presque toujours différentes, et qui cèdent à des remèdes qui vont attaquer directement la cause. Heureusement la nature a pris soin, dans l'immence majorité des cas, de s'opposer, par des moyens appropriés qu'elle sait varier selon les cas, aux effets des causes morbifiques.

École pneumatique. — *Athénée* (1) est considéré comme le fondateur de cette école; à l'exemple des dogmatiques, il prit en considération le mélange des élémens dans l'appréciation des maladies; mais surtout

(1) *Sprengel*, Hist. de la méd., sect. 5, ch. 5.

il attribua le rôle que jouent les corps à leurs propriétés ; et, selon la mode du temps, ces propriétés étaient le chaud, le froid, le sec et l'humide. Il faisait intervenir comme cinquième élément le pneuma, dont la présence est très-importante pour l'accomplissement des phénomènes vitaux. Il est probable que ce pneuma n'était rien autre chose que la matière de la respiration. Il croyait que cet agent circulait dans les artères. Répandu ainsi dans toute l'économie, il présidait à l'accomplissement de toutes les fonctions. Cette erreur physiologique dirigea l'attention des pneumatistes sur les différentes espèces de pouls; aussi l'on peut dire qu'aucune secte ne poussa jamais si loin cette étude. Quoi de plus important que d'étudier la marche du fluide qui va partout répandre la vie? Toute maladie était l'expression de la souffrance du pneuma; dans l'asphyxie il est épuisé; la chaleur l'atténue dans la fièvre; voilà pourquoi ses mouvemens sont précipités, etc., etc. *Athenée* avait exposé sa doctrine avec tous ses principes dans des livres qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Arétée, autre médecin pneumatiste, qui a mérité une des premières places après *Hippocrate*, fut plus heureux (1); il fait provenir la plupart des maladies des altérations du pneuma, ou des qualités des élémens. Ainsi l'asthme est produit par la froideur et l'humidité de l'esprit. L'iléus a pour cause un esprit froid, qui ne peut aisément se faire passage. Le squirrhe de la rate est un esprit épais et ténébreux, qui semble humide sans l'être. Les quatre qualités ne jouent pas un rôle moins important dans sa pathologie. Le froid et l'humide produisent la syncope, les vertiges, l'épilepsie; le froid et la sécheresse, la céphalée, la passion iliaque, le flux de ventre, etc. Quoique *Arétée* doive être rangé dans la secte des pneumatistes, il expliquait plusieurs maladies à la manière des dogmatiques. Cette espèce d'indifférence pour la doctrine qu'il avait adoptée de préférence,

(1) Etiologica, semeiotica et therapeuthica, morb. acut. et diut., l. octo.

mais qu'il ne suivait pas rigoureusement dans toutes ses conséquences, se retrouve dans sa thérapeutique. « Si l'on compare, dit M. *Leclerc*, les sentimens d'*Arétée* touchant les causes des maladies avec sa manière de pratiquer, l'on ne trouvera pas que ses idées théoriques aient beaucoup influé sur sa pratique, qui se rapproche de celle des anciens médecins, tant dogmatiques qu'empiriques, et quelque peu de celle des méthodiques. »

Les principes de l'école pneumatique ne nous sont pas assez bien connus pour que nous puissions juger la doctrine dans son ensemble, seulement nous voyons figurer un cinquième élément; qu'il soit matériel ou non, il joue le grand rôle dans les phénomènes de la vie. Ce n'est plus la *nature*, ενορμων, d'*Hippocrate*, qui n'était en quelque sorte que le résultat de la vie; ici c'est la vie elle-même. L'ενορμων résistait aux causes morbifiques, et tendait à les expulser par ses efforts. Le pneuma est tout autre chose; il est lui-même le siége de la maladie, et tous les désordres qui surviennent dans l'organisme ne sont que les conséquences de son malaise. Je ne crois pas me tromper en considérant le pneumatisme comme l'école mère, d'où sont sorties toutes les théories qui ont eu dans la suite le principe vital pour base: les noms furent différens, il y eut quelques dissemblances dans la manière de concevoir le principe de la vie; mais l'idée première est la même, c'est toujours un être existant par lui-même et indépendant, jusqu'à un certain point, de la matière.

Doctrine de Galien. — *Galien*, doué d'une rare élocution, riche en même temps d'une immense érudition, entreprit d'élever une doctrine sur les débris de toutes les autres, pour mettre fin aux interminables débats des médecins de son temps: la tâche était difficile, mais le succès surpassa ses espérances, puisque son système a été pendant plusieurs siècles l'unique code des médecins. Tels sont les principes fondamentaux de sa doctrine (1): il admet quatre élémens,

(1) *Leclerc*, Hist. de la méd., liv. 3, ch. 1 et suiv.

le feu, l'eau, l'air et la terre; quatre qualités de la matière, le chaud, le froid, le sec et l'humide; il reconnaît trois principes dans les corps animés, les parties, les humeurs et les esprits : les parties solides sont similaires ou organiques; les humeurs sont de quatre sortes, le sang, la bile, la pituite, l'atrabile; les esprits sont partagés en trois sections : les esprits naturels sont constitués par une vapeur subtile qui s'élève du foie; les esprit vitaux sont cette même vapeur, quand, portée au cœur, elle a été modifiée par l'action de l'air, pour être ensuite envoyée au cerveau, alors elle donne naissance aux esprits animaux. Les esprits ne sont que des instrumens mis en jeu par des facultés, que l'on rapporte également à trois chefs : les facultés naturelles, qui président à la nutrition, à l'accroissement et à la génération; les facultés vitales, qui produisent la calorification, la circulation; enfin les facultés animales, qui ont pour attribut le sentiment, le mouvement et la pensée; toutes ces facultés venaient se confondre en une seule, qu'il nommait *nature*. Il ne voyait dans le corps qu'un instrument matériel, et la cause qui le met en action était un principe immatériel, inaltérable par son essence. La santé a lieu quand les facultés sont en état de produire des actions entières et parfaites; mais ce résultat exige certaines conditions : ainsi il faut que les solides et les liquides soient dans leur intégrité et dans des rapports convenables; alors les esprits, qui suivent dans leurs constitutions les différentes manières d'être des solides et des liquides, ne peuvent qu'accomplir régulièrement leurs actions. *Galien* définit ensuite la maladie, le manque de symétrie des parties organiques, et le défaut d'union, de liaison entre les solides et les humeurs.

Il classe les maladies en trois ordres : 1°. les maladies qui ont rapport aux parties similaires; là se trouvaient comprises les intempéries avec ou sans matière, simples ou composées, égales ou inégales; 2°. les maladies des parties organiques; il rangeait dans cette classe les irrégularités de ces parties, pour la figure, le nombre, la grandeur, la position; 3°. les maladies qui regardent à la fois les parties similaires et organiques, ce sont les solutions de continuité.

D'après l'action des agens extérieurs sur l'organisme, il reconnaît six causes externes qui déterminent les maladies, et deux internes, qui sont les conséquences des premières : il nomme l'une *antécédente;* elle comprend la pléthore et la cacochymie, ou altération des humeurs; l'autre *conjointe*, c'est une cause plus évidente, comme la membrane plastique dans une pleurésie. Il regardait un symptôme comme une affection contre-nature, qui dépend de la maladie et la suit comme l'ombre suit le corps.

Il base sa thérapeutique sur ces deux principes généraux, que la maladie, qui est quelque chose de contraire à la nature, doit être surmontée par ce qui est contraire à la maladie; et en second lieu, que la nature doit être conservée par ce qui a du rapport à la nature. De ces préceptes découlent les indications que fournit le raisonnement. Comme première indication, il veut que le médicament soit approprié, par son énergie, à la maladie : ainsi, pour guérir une intempérie chaude, si vous employez un remède trop froid, vous produisez en outre une intempérie froide; une maladie simple indique un remède simple, une maladie composée un remède composé, etc. Avant tout, il faut attaquer directement la cause qui entretient la maladie, et la détruire. La deuxième source d'indications se trouve dans les forces de la nature, qui n'indique pas la qualité des remèdes, mais leur quantité ; l'indication *vitale*, comme il l'appelle, doit être prise en grande considération, puisque les remèdes ne peuvent agir que par l'aide des forces du malade, qui doivent être assez ménagées pour résister à la maladie et se conserver pendant tout son cours. La diète, la pharmacie et la chirurgie, sont les trois moyens généraux qui fournissent aux indications. Les propriétés qu'il attribue aux médicamens sont dues aux qualités premières, le chaud, le froid, le sec et l'humide, qualités qu'ils possèdent à quatre degrés différens. Certaines substances agissent par leur ensemble, et non par leurs qualités : ce sont les spécifiques, les poisons. *Galien* suivait à presque tous égards la pratique d'*Hippocrate :* dans les fièvres aiguës il saignait, parce qu'il y a plénitude de sang bouillant; il voulait que l'on

fût très-circonspect dans l'emploi de la saignée, parce qu'elle épuise les forces des malades; il l'employait dans le but de diminuer la plénitude, de faire diversion ou de révulser le sang; dans la purgation, il voulait évacuer la cacochymie; il préférait les bains et les frictions, pour exciter les sueurs, de préférence aux sudorifiques; dans certaines circonstances, il employait les spécifiques : c'est ainsi qu'il faisait prendre de la cendre d'écrevisse contre la rage.

Telle est la doctrine de *Galien;* aucun auteur, avant lui, n'avait présenté une théorie aussi complète dans toutes ses parties, aussi simple, qui se prêtât avec autant de facilité à l'explication de tous les phénomènes : physiologie, pathologie, thérapeutique, tout forme un ensemble bien coordonné. Pour élever cet édifice immense, qui subsista si long-temps, il mit à contribution le raisonnement au moins autant que l'expérience. Il tomba dans de graves erreurs; cela devait être, les sciences n'étaient pas encore là pour le guider; mais par combien de vérités, par combien de principes judicieux ne rachète-t-il pas ces erreurs? Quoiqu'il ait été placé à la tête des humoristes, *Galien* n'en est pas moins essentiellement animiste; il reconnaît dans l'organisme une force suprême qui dirige tous les mouvemens vitaux, une force qui résiste aux maladies, qui les guérit. Comme *Hippocrate*, il suit pas à pas la marche de la nature; il reconnaît, respecte les crises, qui sont les heureuses solutions des maladies. Avec quelle sagacité admirable il comprend, il devine les phénomènes de la vie! Voyez-le faire cheminer ses esprits : c'est l'histoire tout entière de l'hématose. Il suit la création du sang dans toutes ses phases, la chimification, l'oxygénation du sang, et enfin le contact de ce fluide avec le cerveau. N'est-il pas évident que, dans toutes ces circonstances, le sang jouit de propriétés tout à fait différentes, et qu'il produit dans l'organisme des effets qui ne se ressemblent nullement. *Galien* comprenait donc tous ces grands phénomènes de la vie; mais il les représentait sous des noms qui ne sont plus compris de nos jours. Il savait ce que l'on affecte de ne pas vouloir comprendre à présent, c'est que la nature guérit par ses propres forces les mala-

dies, que les médicamens ne peuvent agir que par l'intermédiaire même du principe de la vie : aussi ne voulait-il pas qu'on le détruisît par des saignées immodérées. Combien sa division des moyens thérapeutiques est simple! Nous n'en avons pas d'autre, car on n'en saurait trouver de meilleure. En un mot, tout ce qui tient à la science de l'homme a été admirablement bien expliqué par *Galien;* mais, quand il a voulu pénétrer dans les mystères de la chimie organique, il est tombé dans les erreurs les plus grossières ; il a voulu remonter aux causes premières des maladies, il n'a pu les atteindre. Aujourd'hui que nous avons fait de si grands progrès en physique, nous tomberions dans les mêmes erreurs si nous voulions faire les mêmes tentatives ; tout notre mérite est de nous retrancher dans notre ignorance ; avouons au moins que c'est un mérite négatif. Avec cette conscience de notre impuissance, tout est incertitude pour nous dans la science de l'homme : nous sommes des aveugles qui voulons remettre des hommes égarés dans la bonne route.

De Galien à Paracelse. Après *Galien* vint cette longue suite de siècles ténébreux consacrés à la barbarie, comme les précédens l'avaient été aux arts, aux lettres et à la philosophie. Des guerres impitoyables, la tyrannie, la servitude, l'ignorance, la superstition la plus grossière signalèrent cette époque si longue et si flétrissante pour l'esprit humain. *Aristote* et *Galien* étendirent leur empire jusque chez les Arabes, qui les adoptèrent avec un respect religieux. Cependant peu à peu le galénisme fut dénaturé par le génie qui était propre à ces peuples, et l'on vit l'astrologie s'allier à l'humorisme. Enfin, quand les ténèbres de la barbarie se dissipèrent, l'étude de la médecine prit un nouvel essor. D'abord *Galien* et *Aristote* eurent dans les écoles une autorité qui tenait du despotisme ; mais l'étude de l'homme, faite avec plus de soin et sur un nouveau plan, enhardit bientôt les esprits ; on douta de l'infaillibilité de *Galien*, et enfin l'on finit par l'attaquer ouvertement. Ses esprits animaux furent traités par *Argentier* d'êtres imaginaires ; il attaqua à la fois et sa théorie et

sa thérapeutique. *Botal*, tout en préconisant *Hippocrate* et *Galien*, vint bouleverser toutes les règles de la thérapeutique, en prodiguant la saignée avec une hardiesse vraiment effrayante. L'impulsion était donnée; la chimie, encore dans son enfance, était cultivée avec soin, et devait faire sentir son influence dans la révolution qui se préparait. Enfin elle éclata, et eut pour auteur *Paracelse*, espèce d'enthousiaste fanatique, doué d'une imagination ardente, esprit creux qui prit ses rêveries pour des révélations; il créa le système le plus bizarre et le plus absurde que présentent les fastes de la médecine.

Paracelse. J'hésite à retracer la doctrine de ce réformateur crapuleux, tant est grande son obscurité et surtout son absurdité; cependant elle offre de l'intérêt par le grand nombre de partisans qui l'ont embrassée, et aussi parce qu'elle peint bien l'époque qui la vit naître. Ce fanatique établit, pour base de son système (1), une anagie entre le grand monde, l'univers entier, qu'il nomme *macroscome*, et le petit monde, le corps de l'homme, qu'il appelle, par opposition, *microscome*. Il croyait que l'étude de l'homme devait lui révéler les mouvemens des astres, la nature de la terre, celle de l'eau, de l'air, des végétaux, des minéraux, des constellations et des vents; d'aprés ces idées, il établit un rapport entre les astres et les différens organes : ainsi il existe une liaison intime entre le soleil et le cœur, la lune et le cerveau, vénus et les parties de la génération, etc. Poursuivant cette idée toute cabalistique, il voulait que le médecin connût les planètes, le méridien, le zodiaque, l'orient, l'occident du *microscome*. Voilà de singulières données physiologiques, qui ont droit d'étonner. Arrivant à la composition matérielle de l'homme, il fait provenir tous les corps d'une seule matière, qu'il nomme le *grand mystère*; il attribue la naissance et la vie à un principe particulier, auquel il donne le nom d'*archée* ou *esprit architecte*; il regarde ce

(1) *Sprengel*, sect. 9, ch. 2.

principe, qu'il nomme encore *corps sydérique*, comme la partie essentielle des corps qui échappe à nos sens, mais qui se révèle à nous par la contemplation.

Cette bizarre philosophie l'a conduit à un résultat bien déplorable ; en effet, il établit en principe que l'étude, l'observation, l'expérience, ne sauraient rien nous faire connaître, puisque toute connaissance doit nous venir de la contemplation. Il rejette les quatre élémens des anciens, et leur substitue trois principes : le sel, qui renferme le principe de toute solidité ; le soufre, qui est l'agent de toute combustion ; et le mercure, qui est le fondement de toute fluidité et de toute volatilisation. *Paracelse* fait ici abstraction de la partie matérielle de ces substances, pour ne prendre en considération que la propriété la plus générale, qu'il personifie. Dans quel système ne retrouve-t-on pas cette méprise, qui anime, qui représente comme des êtres des qualités qui ne sont rien cependant sans les corps auxquelles elles appartiennent, et dont la philosophie rationnelle ne devrait jamais se séparer. Ces trois entités chimiques introduisirent la doctrine des âcres, des hétérogènes, des principes d'irritation, qui a régné si long-temps en pathologie. Il admet en outre, pour expliquer les phénomènes de la vie, la présence d'un *archée*, auquel il donne une tête et des mains ; cet *archée* préside à toutes les fonctions, mais n'est pas infaillible, comme on pourrait le croire ; car les erreurs qu'il commet sont les causes premières des maladies. Quant aux causes occasionnelles, il en admet de plusieurs sortes, il les divise en cinq espèces : 1°. *ens Dei :* ce sont les maladies que Dieu nous envoie ; 2°. *ens astrale :* ce sont celles qui nous viennent des astres ; 3°. *ens naturale :* celles qu'il attribue à quelque vice de nature ; 4°. *ens spirituale :* les maladies qui sont l'effet de notre imagination ou de quelque enchantement ; 5°. *ens veneris :* il range dans cette dernière classe les poisons. Les causes prochaines, les conditions matérielles de toutes les maladies se rencontraient dans les différentes manières d'être des trois élémens généraux, le sel, le soufre et le mercure. La sublimation du mercure occasionne la ma-

nie; sa précipitation, la goutte; sa distillation, la mélancolie, et même la mort subite; la prédominance du sel se manifeste par la pierre, le gravier, le flux de ventre, les ulcères, le cancer, et toutes les maladies par faiblesse. Le soufre suscite la plupart des fièvres, les phlegmons, la jaunisse, la migraine. Il divise en outre les maladies en deux grandes classes, 1°. *iliastrum ;* dans cette catégorie sont placées celles qui viennent d'une matière qui est en nous depuis le commencement de notre existence, comme l'hydropisie, la goutte, la jaunisse ; 2°. *Cagastrum*, les maladies qui résultent de la corruption de quelque partie du corps, comme la peste, la pleurésie, la fièvre.

Il fait usage des mêmes principes dans le traitement des maladies (1). Il avait composé une espèce d'élixir, qu'il nommait *quintescence ,* c'était un remède à tous les maux. Le grand principe de thérapeutique repose sur la *signature* des corps, persuadé que leurs propriétés physiques sont des indices certains de leurs qualités. Le dentaria offre dans sa racine l'aspect de dents enfilées; il recommande cette plante dans l'odontalgie et dans le scorbut, etc. Comme l'or a un rapport avec le soleil, et que le cœur représente cet astre dans le *microscome*, il administre l'or en solution dans toutes les maladies qui attaquent cet organe, etc. Il faisait usage de la saignée, des purgatifs, mais il subordonnait leur emploi à des règles tirées de la disposition des astres. Dans une foule de cas où les médicamens étaient sans effet, il avait la plus grande confiance dans certaines paroles cabalistiques.

C'est ainsi que *Paracelse* substitua à l'expérience si sage, si bien raisonnée d'*Hippocrate ,* à la théorie si ingénieuse de *Galien ,* un système entaché de toutes les absurdités de la cabale, de l'astrologie, de la magie, et de la chiromancie. Livré à tous les désordres d'une vie déréglée, ignorant, il méprisa les anciens, parce qu'il ne pouvait pas les comprendre, ou ne voulait pas s'en donner la peine; aussi le

---

(1) *Leclerc*, Hist. de la méd., p. 800.

vit-on jeter leurs ouvrages dans les flammes, disant qu'un poil de sa barbe en savait plus qu'eux tous, impudence bien digne d'un illuminé. Cependant *Paracelse* a rendu un très-grand service à la médecine, en introduisant dans la thérapeutique l'usage des préparations métalliques, qu'il préférait à toute autre. Il employait des médicamens très-énergiques avec l assurance la plus audacieuse, aussi dût-il faire des cures qui tinrent du merveilleux. *Paracelse* doit être rangé parmi les vitalistes, nous l'avons vu, en effet, admettre un *archée* qui préside aux fonctions, et dont les erreurs sont les causes des maladies; mais comme dans ses contemplations il avait découvert que cet *archée* est uni en quelque sorte avec le grand monde, qu'il en suit irrésistiblement les modifications, il cherchait ses principes de prognostic dans les astres, et ses moyens thérapeutiques dans les substances qui se trouvent être en rapport direct avec les astres, cause de la maladie. Ainsi je retrouve ce principe d'unité entre la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, jusque dans les absurdités de la doctrine cabalistique de *Paracelse*.

Système de Vanhelmont.—Vanhelmont est, comme *Paracelse*, un autre visionnaire fanatique; mais sa doctrine satisfait mieux l'esprit, parce qu'elle se rapproche plus des phénomènes que nous sommes à même d'observer. Peu satisfait des anciennes théories grecques, encore moins de celle de *Paracelse*, il s'érigea aussi en réformateur de la médecine, il établit les principes de sa doctrine dans un livre dont le titre seul montre ses hautes prétentions (1). Il fait dépendre tous les phénomènes de la vie, qu'il y ait santé ou maladie, d'un seul principe, qu'il nomme *archée*. Il regarde l'eau et la terre comme les seuls élémens nécessaires à la formation des corps organisés; mais cette métamorphose ne peut avoir lieu qu'à l'aide du ferment, autre principe chimique en vertu duquel toutes les actions moléculaires

(1) Ortus medicinæ.

ont lieu. L'*archée*, par sa propre puissance, tire les corps organisés de l'eau et de la terre au moyen du ferment. Son siége est l'estomac, par son influence l'assimilation s'opère dans cet organe ; de là il donne ses ordres et régit toutes les fonctions ; l'*archée* est donc le fondement de la vie.

Avec de telles idées, l'on peut bien penser que *Vanhelmont* n'alla pas chercher les causes des maladies dans les quatre humeurs cardinales. L'*archée* fut regardé par lui comme la cause prochaine de toutes les maladies ; l'épilepsie, la folie, la goutte même, dépendent d'une erreur de l'*archée*, qui de l'estomac, où il tient son siége, envoie ailleurs son ferment. Dans la pneumonie, c'est encore lui qui, dans un moment de rage, envoie sur le poumon des acides âcres. Les phénomènes que l'on observe dans la fièvre confirmaient encore son opinion ; pendant le frisson, l'*archée* est saisi de terreur, il exprime, au contraire, ses mouvemens désordonnés dans la période de chaleur. *Vanhelmont* avait des idées extrêmement précises sur l'inflammation ; il la considérait comme la lésion de la sensibilité, produite par la présence d'une *épine* (comme il le disait) qui détermine l'afflux des liquides. La présence de l'*épine* est donc nécessaire dans toute inflammation ; et par *épine* il entendait un corps irritant quelconque.

La doctrine de *Vanhelmont* a pour base, comme on le voit, le vitalisme ; il reste toujours fidèle au même principe dans sa thérapeutique. Comme il attribue toutes les maladies aux souffrances morales, aux erreurs de l'*archée*, dans tout traitement il a pour but principal de la calmer, d'en régulariser les mouvemens ; aussi, pour y parvenir, le voit-on avoir recours à la diététique, chercher à agir sur l'imagination des malades. Voilà pourquoi il fonde un grand espoir sur l'efficacité de certaines paroles magiques ; les mercuriaux, les antimoniaux, le vin, l'opium, sont particulièrement agréables à l'*archée*, lorsqu'il est en délire dans les fièvres. La saignée peut nuire en diminuant la masse de l'esprit vital qui agit sur le sang. « *Vanhelmont*, dit « M. *Sprengel*, rendit à la médecine pratique l'inappréciable service

« de démontrer jusqu'à l'évidence, les suites fâcheuses qu'entraîne « l'abus de la phlébotomie, et surtout de faire bien sentir l'incon- « vénient qu'a cette opération d'occasionner une faiblesse extrême « et d'empêcher souvent les crises de se manifester. »

Le système de *Wanhelmont* est remarquable à plus d'un égard, si on le dépouille du mysticisme, fruit de l'époque où vivait son auteur. L'on y découvre de grandes vérités ; *son archée*, qui n'est autre chose que le principe vital des physiologistes modernes, est, de la manière dont il l'envisage, une création fort remarquable. S'il lui donne pour siége l'estomac, c'est qu'il conçoit toute l'importance de l'assimilation dans les corps organisés. Sa théorie de l'inflammation est encore la seule que l'on puisse admettre. Personne avant lui n'avait envisagé avec autant de précision le phénomène dans tout son ensemble. Il montre parfaitement le faux rapport d'un agent extérieur avec un tissu sensible, et l'afflux des liquides qui en est la conséquence. Quand à ses idées sur les effets de la saignée, je me range de son avis, parce que je reste encore persuadé qu'il existe des crises dans les maladies et que dans une foule de cas la nature tend à en opérer la solution par ses propres forces.

Système chémiatrique. — *Sylvius*, professeur à Leyde, fut le fondateur de cette doctrine (1), qui fait rentrer dans les lois ordinaires de la chimie toutes les actions qui se passent pendant la vie dans l'organisme. Les fermens, que nous avons vu figurer dans le système de *Wanhelmont*, jouent encore ici un grand rôle ; ce sont eux qui président à tous les phénomènes chimiques, qui représentent dans cette doctrine les fonctions. D'après cette manière de voir, toute fonction n'est plus que le résultat d'un changement dans le mélange des humeurs, mélange qui ne saurait avoir lieu sans la fermentation. Toute l'attention du médecin doit se diriger sur la composition du sang

(1) *Sprengel*, Hist. de la méd., sect. 13, ch. 5.

dans l'appréciation des phénomènes vitaux et morbides, puisqu'il est le centre de toutes les humeurs et des sécrétions qui s'y mêlent, s'en séparent sans la participation des solides. Le mouvement, la fermentation du sang sont produits par l'effervescence du sel huileux, volatil de la bile, et de l'acide dulcifié de la lymphe. Les esprits vitaux sont distillés dans l'encéphale, et conduits par les nerfs dans la substance de tous les organes pour y répandre la sensibilité. Le lait se développe dans les mamelles par l'afflux d'un acide très-doux, qui fait perdre au sang sa teinte rouge. Toutes les fonctions étaient ainsi interprétées.

La même théorie chimique servait à comprendre, à expliquer les affections morbides. La cause prochaine de toute maladie réside dans la prédominance des élémens chimiques qui constituent les humeurs, état que *Sylvius* désigne sous le nom d'*âcreté*. Les âcretés sont de deux sortes : les unes acides, les autres alcalines. Les maladies se trouvent ainsi divisées en deux grandes classes. L'âcreté acide de la bile donne lieu aux obstructions; l'alcaline à l'état fébrile; l'effervescence vicieuse de la bile avec le suc pancréatique détermine la plupart des maladies. Les esprits vitaux, par leur trop grande ténuité ou leur excès d'effervescence, produisent les maladies nerveuses. Il était difficile d'appliquer une thérapeutique un peu salutaire à une pathologie nullement fondée sur l'observation des faits, aussi celle de *Sylvius* est-elle une des plus détestables qui aient vu le jour. Dans les âcretés acides, il recommande les sels volatils, dont les propriétés diaphorétiques doivent vaincre l'acidité de la lymphe, et remédier à la paresse des esprits vitaux. Il faisait aussi grand cas des yeux d'écrevisses et des autres matières absorbantes, comme propres à corriger l'acidité du suc pancréatique et l'âcreté de la bile. Dans les maladies qui proviennent des qualités alcalines des humeurs, il prescrit les acidules, les éthers, les oléagineux. Du reste, peu importe d'observer la marche que suit la nature dans les maladies ; les causes, les signes pathognomoniques sont des moyens trop faibles pour conduire à la connaissance du mal et aux indications à remplir : les

considérations spéculatives sont un guide le plus sûr et plus fidèle pour atteindre ce but.

L'idée mère du système chémiatrique est vraie, toutes les actions qui se passent dans l'organisme sont du ressort de la chimie, puisque ce sont des compositions et des décompositions moléculaires. La nutrition et l'assimilation sont les phénomènes les plus importans de la vie; la chimie seule pourra peut-être un jour nous les expliquer. Personne ne révoquera en doute que la formation de la gélatine, de la fibrine, de l'urée, etc., n'aient lieu en vertu de forces qui agissent sur les molécules élémentaires, forces qui constituent la chimie. Voilà bien ce que des expériences grossières, et surtout ce que la raison nous apprennent. Mais ces aperçus généraux sont vagues; suffisent-ils pour que nous puissions nous élever à la connaissance de toutes les opérations cachées qu'emploie la nature pour arriver aux résultats qui seuls nous frappent? Notre ignorance en ce point est des plus profondes, et, pour créer un système sur les opérations chimiques de l'organisme, l'on est forcé de substituer des hypothèses aux faits; c'est ce que n'a pas craint de faire *Sylvius*, et voilà la cause de toutes ses erreurs en physiologie, en pathologie et en thérapeutique, erreurs qui semblent toutes, comme je dois le faire remarquer, se donner la main. En attendant que nous ayons découvert les mystères de la chimie *vivante*, comme la nomme un auteur moderne, l'observation rigoureuse, aidée du raisonnement, est le seul guide que nous devons suivre dans les sciences médicales.

Système iatro-mathématique. La nouvelle philosophie corpusculaire de *Descartes*, les découvertes de *Newton* avaient donné une autre direction aux esprits; l'étude des mathématiques était l'étude favorite des génies du temps; l'imperfection du système chémiatrique était un motif de plus pour déterminer les médecins à entrer dans une nouvelle route : enfin les mathématiques furent appliquées à l'étude de l'homme. Ce fut en Italie que cette révolution eut lieu : je la crois glorieuse pour le pays. Le mécanisme accrédité par *Descartes*, qui fai-

sait sentir l'influence de son génie dans toutes les branches des sciences, reçut de grands développemens et une application plus absolue à la médecine. *Borelli*, et surtout *Bellini* (1), fondèrent sur les lois seules de la mécanique la nature, l'étiologie, la marche, les phénomènes divers des maladies et les règles de la thérapeutique, en assimilant le corps humain à une véritable machine mécanico-hydraulique. Le diamètre des vaisseaux, leur courbure, et leur action sur les globules du sang, qui étaient considérés eux-mêmes comme autant de corps solides dont on calculait le choc et la marche, tout fut soumis aux lois du calcul. Le mouvement des solides, dont l'activité réagissait sur les humeurs, était souvent regardé comme la cause de la vie, de la santé, de la maladie. La santé résultait du mouvement égal des fluides proportionné à la réaction des solides, et la maladie du désordre de cet équilibre, sous quelque forme qu'il s'établît.

Baglivi, qui avait adopté la doctrine des mécaniciens, en forma un tout coordonné. Ne voyant dans l'homme qu'une machine hydrodynamique, il envisage ainsi les organes; il compare les dents à des ciseaux, l'estomac à une bouteille, les artères et les veines à des tuyaux hydrauliques, le cœur au piston d'une pompe, le thorax à un soufflet. Ces comparaisons font assez voir comment il comprenait les phénomènes de la vie. Voici les idées fondamentales de son système (2). Le corps est un cercle qui n'a ni commencement ni fin; il existe deux principes d'où dépendent tous les mouvemens de la vie; ce sont le cœur et les membranes du cerveau. La cause du mouvement de toutes les fibres, ou bien la cause qui agit sur la *propriété impulsive* des solides, part de ces deux centres, le cerveau et le cœur. Ces deux organes envoient continuellement, par suite de leurs facultés contractiles, et à travers les cordons et les vaisseaux qui en partent, les fluides propres à faire entrer les fibres en contraction, c'est-à-dire le sang et le fluide nerveux. *Baglivi* place toutefois le cœur sous

(1) *Sprengel*, Hist. de la méd., sect. 4.

(2) *Baglivi*, de fibrâ motric.

la dépendance du cerveau. Cet organe transmet par ses propres forces et à toutes les parties du corps les oscillations dont il est tourmenté. Ces mouvemens sont naturels ou morbides, et produisent ainsi la santé ou la maladie, suivant l'état des fibres qui les éprouvent. La dure-mère jouit de la faculté motrice, faculté qu'elle doit à sa constitution fibreuse, et aussi à l'influence de l'air atmosphérique. Toute la pathologie de *Baglivi* se rattache à cette physiologie : les deux principaux moteurs de la vie étant le cerveau et le cœur, c'est aussi dans leur accord parfait que consiste la santé, du trouble de cet accord qu'émane la maladie ; les fluides courent indifféremment, selon l'impulsion qu'ils reçoivent, et ne peuvent pécher que par leur abondance ou leur ténuité. Aussi rendre aux solides le degré de ton et de force qui leur était naturel, maintenir libre la circulation des fluides, empêcher ou dissiper les stases et les embarras, délayer ou épaissir le sang, selon la prédominance du cruor ou de la sérosité, atténuer ou fondre la lymphe, tenir, en un mot, les fluides dans un état de mixtion et de température toujours proportionnel, telles sont les indications de la méthode curative à remplir : de là les dénominations, d'après la configuration des parties constituantes des médicamens et les propriétés mécaniques qu'on leur attribuait. L'on admettait, d'après ces idées, des astringens, des relâchans, des atténuans, des incrassans, des désobstruans, des tempérans, des délayans, etc.

Encore ici cette unité dans les trois branches de la science médicale. Ce fut une grande et belle idée que de vouloir soumettre le corps humain à l'analyse mathématique, pour rechercher si les phénomènes de vie, tout inexplicables qu'ils paraissent, ne rentraient pas dans l'ordre général des lois naturelles. La tentative était difficile, hardie ; si elle eût été couronnée de succès, la médecine aurait peut-être atteint la perfection : mais les fonctions ne purent se prêter aux calculs rigoureux des observateurs, et il fallut encore prendre une autre route pour arriver à la vérité, puisque celle-là ne pouvait pas nous y conduire. Toutefois, l'on ne peut nier que les travaux des mécaniciens n'aient agrandi le domaine de la science. Les lois du mouvement mus-

culaire furent analysées, établies avec une précision qui ne laisse rien à désirer. L'on obtint aussi des résultats curieux sur la marche des fluides dans leurs canaux; mais ils diffèrent trop les uns des autres pour qu'on puisse en adopter aucun avec certitude.

Solidisme d'Hoffmann. — *Hoffmann* était professeur à Halle, où il balança la gloire de *Stahl :* ces deux grands hommes semblaient se partager l'empire de la médecine. L'idée fondamentale de son système (1) est que le corps humain, de même que tous les autres corps de la nature, possède des forces matérielles à l'aide desquelles il exécute des mouvemens qui lui sont propres ; ces forces agissent avec nombre, mesure et équilibre, et peuvent être soumises aux lois du calcul. Il admet en outre pour principe moteur de l'organisme une âme sensitive, substance matérielle, douée d'une finesse et d'une volatilité particulières ; cette substance est de même nature que l'éther, répandu dans la nature tout entière. C'est sous l'influence de ce principe que les végétaux germent et croissent, etc. Ce fluide extrêmement expansible est sécrété par le cerveau sous l'influence du sang, et de là conduit par les nerfs dans toutes les parties de l'économie pour présider à toutes les fonctions. La vie est entretenue par le mouvement continuel des artères et l'action vigilante du cerveau. La circulation joue un rôle immense dans la vie, parce qu'elle entretient ce mélange des humeurs ; la nutrition, la chaleur, l'accroissement, en un mot toutes les fonctions, en dépendent ; mais les mouvemens des solides contribuent aussi en grande partie à l'intégrité du mélange des humeurs. Les sécrétions dépendent du diamètre des vaisseaux et de l'énergie du mouvement des fibres élastiques qui forment les glandes.

Bien qu'*Hoffmann* admit des forces qui président aux actes de la vie, il ne prit que le résultat en considération, c'est-à-dire le mouvement, quand il voulut expliquer la nature des maladies, les clas-

(1) *Sprengel*, Hist. de la méd., sect. 15, ch. 2.

ser, les coordonner. De là encore une dichotomie dans sa nosologie ; car il ne saurait exister de modes pour le mouvement, il ne peut être qu'en plus ou en moins, trop fort ou trop faible. Les maladies sont donc divisées en deux grandes classes ; 1°. celles qui résultent de mouvemens immodérés ; elles comprennent : A. les spasmes généraux (fièvres, inflammations, hémorrhagies, catarrhes) ; B. les spasmes particuliers (céphalalgie, jaunisse, mélancolie) ; C. les convulsions (épilepsie, palpitations, vomissemens) ; 2°, celles qui proviennent des mouvemens trop faibles : dans toutes il existe atonie. Cette classe renferme une foule de maladies les plus disparates : les vertiges, les congestions, toutes les maladies chroniques, etc. L'altération des humeurs, quand elle a lieu, est toujours précédés de spasme ou de l'atonie. Les autres causes des maladies agissent mécaniquement. Il poursuit ces idées sur le mouvement dans le détail des maladies. La fièvre est un spasme qui fait refluer le sang de l'extérieur à l'intérieur; dans l'inflammation, le spasme suspend la circulation dans une partie, et la porte avec trop d'impétuosité dans une autre, et ainsi du reste.

Il explique les effets des médicamens d'après leurs parties constituantes, et c'est de l'affinité naturelle, ou des qualités sensibles qu'il déduit leurs vertus. Il pense qu'ils agissent directement sur les liquides et les solides, dont ils changent les propriétés. Il divise sa matière médicale en quatre sections, les fortifians, les calmans, les évacuans et les altérans. Les fortifians sont destinés à rendre le mouvement dans l'atonie; ainsi il fait grand cas des ferrugineux dans les maladies chroniques, et dans les fièvres intermittentes après l'accès, parce qu'alors l'atonie est évidente; il préconise aussi, dans ce cas, le quinquina, le retour des accès étant dû évidemment à la faiblesse. Les calmans étaient opposés aux spasmes ; dans les fièvres et les inflammations, il conseillait les bains tièdes, et pratiquait la saignée toutes les fois que les mouvemens vasculaires étaient trop violens. Les évacuans étaient indiqués quand il jugeait les humeurs altérées. Enfin il avait pour but, en administrant les altérans, de modifier

l'organisme, c'était une révolution générale qu'il voulait opérer dans tout le corps, comme nous avons vu *Asclépiade* chercher à faire la restauration des pores. Quelque nom que l'on donne à ces grands changemens, ils sont incontestables; et comme souvent des maladies qui paraissent incurables se sont guéries à leur suite, il n'est pas étonnant que les médecins aient cherché à provoquer ces grandes crises : les passions sont surtout les causes qui agissent avec le plus d'énergie pour amener de tels résultats. N'est-ce pas d'après ces idées que l'on suspendait des animaux immondes au col des scrophuleux, qu'on leur faisait toucher des pendus? Un amour violent n'a-t-il pas mis souvent un terme à de vieilles maladies chroniques que l'on ne songeait même plus à traiter?

Le fonds de la doctrine d'*Hoffmann*, toute mécanico-mécanique qu'elle paraisse, repose sur un principe à peu près métaphysique; bien qu'il matérialisât son âme sensitive, n'est-elle pas évidemment une force, un être de raison, en tout semblable à l'âme qu'admettait *Stahl*, si ce n'est que ce dernier lui accordait l'intelligence. *Hoffmann* dit avec raison que l'âme agit, qu'elle agit d'après des lois immuables, lois de la plus haute mécanique, que l'esprit humain n'a pas encore pu analyser. Il admettait la doctrine des crises, qu'il avait modifiée, aussi recommandait-il d'être attentif aux mouvemens de la nature, et de se conformer aux règles tracées par le médecin de Cos. L'on voit que le solidisme d'*Hoffmann* se rapproche à plus d'un égard de l'animisme de *Stahl*. Je trouve encore une contradiction palpable dans *Hoffmann*, contradiction commune à bien des grands hommes, et facile toutefois à expliquer; il détestait les hypothèses, et il fonda sa doctrine sur des principes hypothétiques : en effet, comment prouver le matérialisme de la substance éthérée, de l'âme sensitive, qui préside aux phénomènes de la vie; le propre de toute matière est de tomber sous les sens, et assurément il n'a jamais vu ni palpé l'âme sensitive; mais il se trouvait entre deux écueils, il fallait donner une explication plausible de la vie, et ne pas copier le système de *Stahl*.

Le grand phénomène de la vie, celui qui les renferme tous, c'est le mouvement; il y a mouvement pendant la santé, mouvement dans la maladie; sous ce rapport son système se rapproche de celui des mécaniciens; aussi, comme eux, il dichotomise la nosologie; toutes les affections morbides viennent se ranger dans le spasme et l'atonie. Voilà encore un exemple qui prouve combien un fait incontestable, quand on l'envisage dans sa généralité, peut devenir une source d'erreur lorsqu'on veut en faire une application trop exclusive. Les mouvemens qui se passent entre les atomes de notre organisme sont moléculaires, nous ne saurions les atteindre, les classer. Comment pouvoir espérer en tirer des inductions thérapeutiques? dans une foule de maladies il y a mouvement sans que nous puissions déterminer s'il est trop fort ou trop faible. Je citerai comme exemple les névroses, il n'existe ni accroissement, ni ralentissement dans la circulation; la partie affectée n'a pas changé de consistance, seulement elle est douloureuse. Que devient le médecin qui n'envisage que le mouvement? Il classera la maladie d'une manière arbitraire, puisque aucune preuve ne peut entraîner sa conviction, et tombera presque toujours dans l'erreur.

Animisme de Stahl. Les mécaniciens et les chimistes s'étaient bornés à expliquer les conditions physiques et matérielles de l'organisme, calculant le mouvement et la forme des atômes, ou bien les affinités chimiques qui président aux transmutations de la matière, sans jamais s'élever à la cause de ce mouvement et de ces combinaisons. La gloire de fonder une doctrine exclusivement fondée sur cette cause était réservée à *Stahl* (1). Il donna le nom d'*âme* à cette force que les anciens connaissaient sous le nom de *nature*, mais il aggrandit singulièrement ses attributions. Ne voyant dans l'homme que des effets toujours identiques, concourant exclusivement à un seul but,

(1) *Sprengel*, Histoire de la méd, sect. 15, chap. 1.

il n'admit qu'un seul principe, principe immatériel, essentiellement intelligent, veillant sans cesse à l'entretien et à la conservation de l'organisme, qu'il considère comme un instrument inerte, passif, incapable d'aucun mouvement par lui-même. Comme le mouvement qui constitue la vie est un acte immatériel, il faut donc qu'il y ait un principe de cette nature dans l'organisme pour présider à tous les mouvemens, à tous les changemens dont il est le siége. En physiologie, nous voyons l'âme déployer toute son activité pour entretenir la vie; c'est elle qui préside à la formation du fœtus, crée successivement tous les organes, et les conserve en état de remplir leurs fonctions. Comme la vie a pour condition essentielle l'intégrité du mélange des élémens, l'âme connaît le mélange convenable; aussi, dans la nutrition, elle distingue les substances dont elle a besoin pour les préparer et les envoyer ensuite, selon que la nécessité l'exige, dans toutes les parties du corps. Pour les sécrétions, comme il existe un rapport entre les particules du fluide et les pores de l'organe sécrétoire, l'intervention de l'âme est encore ici, ainsi que partout ailleurs, nécessaire, sans quoi les sécrétions ne pourraient pas avoir lieu avec une aussi grande rapidité.

Toutes les fonctions ayant l'âme pour cause, la maladie est un trouble, une irrégularité de l'âme dans le gouvernement de l'économie animale. Elle est donc lésée dans les affections morbides; alors elle réagit contre les causes ennemies à l'aide de mouvemens toniques, c'est-à-dire par une alternative de relâchement et de tension dans les parties solides; pour diriger les humeurs, elle produit des congestions, des sécrétions, et guérit ainsi les maladies. Les fièvres sont le résultat de l'effort autocratique de l'âme pour détruire l'irritation qui trouble les fonctions. Comme dans la plupart des cas l'homme mange plus que sa nutrition ne l'exige, la pléthore sanguine est une des causes morbifiques des plus fréquentes; la saignée est alors le moyen le plus efficace pour rétablir la santé. Les hémorrhagies sont presque toujours la suite des mouvemens toniques que l'âme suscite pour diminuer la phéthore sanguine. Existe-t-il un

obstacle à l'accomplissement des fonctions? l'âme détermine une congestion qui a pour but de rétablir des rapports naturels ; si l'obstacle ne peut être surmonté, l'inflammation, et par suite la suppuration, qui exige une réaction très-énergique, triomphent le plus souvent de la cause morbifique.

Les principes thérapeutiques de *Stahl* sont parfaitement d'accord avec ses idées physiologiques et pathologiques. Comme il déclare que les mouvemens vitaux de l'âme sont suffisans pour guérir les maladies, il répudie tout médicament énergique ; de là cette médecine expectante qui lie les mains du médecin, et qui, par un excès de prudence, lui empêche d'être utile aux malades. Dans les fièvres, il faut suivre les indications de la nature, qui tend à les guérir par les évacuations, aussi les évacuans ont-ils les effets les plus salutaires dans les fièvres, quelque malignes qu'elles soient. Il rejette de la matière médicale les eaux minérales, et les ferrugineuges surtout, dont *Hoffmann* faisait tant de cas. L'opium lui inspirait peu de confiance, parce qu'il tend à déprimer les mouvemens vitaux, sur lesquels il fondait tout son espoir pour la cure des maladies. Quoique *Stahl* fasse reposer entièrement son système sur l'autocratisme de la nature, il reconnaît toutefois des manières d'être, des dispositions du corps, telles que l'administration de certains remèdes, dont l'action est subordonnée à la puissance et à la direction de l'âme, ramène l'organisme à son état normal.

L'autocratie des anciens, l'archée de *Vanhelmont*, ont beaucoup de ressemblance avec l'âme de *Stahl;* mais il en étendit, il en généralisa tellement la puissance, qu'il peut être considéré à juste titre comme le fondateur du vitalisme exclusif. C'est encore ici le lieu de remarquer combien une idée vraie conduit à de fausses conséquences, quand elle est trop généralisée. Le mouvement peut être indépendant de la matière ; il faut supposer des forces : les phénomènes de l'économie sont d'un ordre à part ; de là la nécessité de créer une puissance d'un ordre particulier ; jusques-là rien de mieux ; mais de ce que, dans certaines circonstances, la nature agit avec une

espèce de prévoyance pour sa conservation, attribuer de l'intelligence à cette force, voilà l'erreur. En effet, de toutes les forces que nous avons supposées pour expliquer les phénomènes de la nature, je ne pense pas qu'on puisse en citer une seule qui soit douée d'intelligence, puisque toutes ont été soumises à des lois. Je crois qu'il en est de même pour la force vitale, bien que l'on ait pas encore pu soumettre ses lois au calcul; en effet, quand les données matérielles sont les mêmes, ne voyons-nous pas les mêmes phénomènes se reproduire, quelqu'en puisse être d'ailleurs le résultat, pour le salut de l'économie animale. Dans combien de circonstances ne voit-on pas la réaction qui devait sauver le malade contribuer à sa perte, et cela, parce que cette réaction suit des lois dont elle ne peut s'écarter, bien qu'elles aient pour but, en général, la conservation de la vie. Ce qui distingue éminemment la force vitale de toutes les autres forces qui régissent la matière morte, c'est qu'elle dépend de certains rapports matériels, dont elle n'est en quelque sorte que la conséquence; aussi peut-on la faire varier en changeant ceux-ci. C'est une vérité que *Stahl* ne paraît pas avoir appréciée à sa juste valeur. Cependant l'autocratie n'est pas la même chez un malade agonissant et chez un homme vigoureux en pleine santé. Chez lequel des deux l'âme déploiera-t-elle des moyens conservateurs plus énergiques? lequel des deux résistera avec plus de succès à l'action des agens extérieurs? à coup sûr, ce ne sera pas celui à qui cette réaction serait le plus nécessaire. C'est ainsi que le médecin trouve tous les jours au lit des malades l'intelligence de l'âme en défaut, il est obligé d'y substituer la sienne, ce qui rend le succès quelquefois beaucoup moins certain. Les mécaniciens et les chimistes étudièrent trop exclusivement la matière, sans tenir compte des forces qui la régissent; *Stahl* fit tout le contraire, et les erreurs se sont multipliées de côté et d'autre.

École de Boërhaave. Les écoles chémiatriques, le mécanisme et les hippocratistes modernes se partageaient le monde médical, quand

Boërhaave parut avec ses vastes connaissances et son érudition immense. Comme *Galien*, il résolut de fondre toutes les théories et d'en faire sortir une doctrine qui conciliât tous les esprits : le succès répondit à ses espérances. Pour former cette doctrine, qui devait régner exclusivement en médecine pendant plus de soixante ans, il mit à contribution et le mécanisme de *Borelli*, et le chimisme de *Sylvius*, et le vitalisme d'*Hippocrate*, sans se laisser prévenir par aucun système; il choisit avec candeur et vérité ce qui lui parut dans chacun l'expression de la vérité.

Il assimile l'organisme à une machine hydraulique, et admet, pour expliquer les mouvemens qui constituent les fonctions, des coins, des leviers, des poulies, des cordes, des soufflets, des cribles, des canaux, etc. (1). Les fluides circulent dans les solides d'après les lois connues de l'hydrostatique et de la mécanique. Il explique la digestion par le mélange des alimens avec les matières contenues dans le canal digestif, l'action musculaire de l'estomac et l'influence des esprits, c'est-à-dire de l'influx nerveux. Toute fonction, d'après sa définition, s'explique par le mouvement des humeurs dans leurs vaisseaux et par la résistance de ces vaisseaux sur les humeurs. La maladie est cet état qui ôte la faculté d'exercer quelque action du corps que ce soit. Dans cette définition, il n'est pas question de l'âme, parce que tel état du corps se trouve toujours inséparablement accompagné de tel état de l'âme, et qu'en rétablissant les fonctions du corps on rétablit celle de l'âme. Ne reconnaissant que les conditions matérielles dans les maladies, *Boërhaave* les range sous trois classes : 1°. celles des parties solides, 2°. celles des humeurs, et 3°. celles des solides et des humeurs. Ainsi, pour les parties solides, la fibre (2) est relâchée ou resserrée, d'où il résulte un défaut ou un excès dans la circulation, des obstructions dans les vaisseaux, des extravasations, etc. L'altération ou la maladie des humeurs porte le nom d'*acri-*

(1) *Boërhaave*, Instit. medici.

(2) *Boërhaave*, Aphorismes.

monie; il en distingue cinq espèces : qu'il nomme 1°. *mécanique,* lorsque, tout restant dans le même état, la figure seule forme des angles solides ; 2°. saline, elle peut être muriatique, acide, alcalescente fixe, volatile, etc.; 3°. huileuse, elle vient d'une huile terre ou âcre, et quelquefois terrestre, âcre et brûlée à la fois; 4°. savonneuse, c'est celle qui se trouve dans le venin des animaux et des végétaux ; 5°. composée, elle est des quatre précédentes. Il regardait la différente vitesse des liqueurs qui circulent dans les organes sécrétoires comme cause des sécrétions. L'inflammation est le passage et la stagnation du sang dans les vaisseaux lymphatiques. Il reconnaissait les crises, et en avait adopté la théorie telle qu'*Hippocrate* l'avait fondée. L'autocratisme était aussi un point important de sa doctrine, comme on peut le voir dans la définition qu'il donne de la fièvre; en effet, il la regarde comme un effort de la vie pour écarter la mort.

Se conformant à ces idées dans sa thérapeutique, il établit comme principe que la cause d'une maladie une fois connue, l'indication est de l'ôter ou de la corriger; mais comment? C'est là que *Boërhaave* se montre vitaliste, quand il proclame que la cause qui guérit les maladies, aidée de la vertu des remèdes, est la vie ; toutes les fois qu'une maladie peut être guérie par les seuls efforts de la nature, il faut se garder de troubler ce travail par l'administration de remèdes intempestifs. Si nous retrouvons le vitalisme de *Boërhaave* dans sa thérapeutique ; nous allons y voir également l'influence de ses idées pathologiques sur l'humorisme et le mécanisme. Les cardiaques sont divisés en trois classes : 1°. les uns rétablissent dans le corps la quantité d'humeur saine qui était nécessaire; 2°. d'autres donnent des forces et de l'élasticité aux fibres ; 3°. certains activent la circulation du fluide nerveux. Les maladies qui se rapportent à la trop grande rigidité de la fibre réclament les fomentations, les bains, l'eau tiède, les vapeurs, etc.; celles que l'on attribue au relâchement de la fibre seront guéries par les cardiaques, les frictions, l'exercice. A la trop grande fluidité des humeurs on oppose les farineux, les gélatineux, les toniques; à leur épaississement, des alimens aqueux, des assai-

sonnemens âcres, les spiritueux, les délayans, les sudorifiques. L'acrimonie acide se guérit par les substances qui tendent à alcaliser les humeurs, les absorbans, les agens qui convertissent l'acide en sel doux; l'acrimonie alcaline demande la diète lactée, des boissons acidules, fermentées, les médicamens qui changent l'alcali en sel doux; l'acrimonie huileuse exige les acidules, les farineux, les savonneux.

Quand l'on jette un coup-d'œil sur la doctrine de *Boërhaave*, l'on est saisi d'admiration en voyant l'ensemble qui règne dans ses parties. Comme ces vues générales sur l'organisme sont belles, grandes et vraies! Comme il fait bien la part de chacun des élémens qui le composent! Il reconnaît également l'importance des solides, des liquides, des forces; il tient compte de tout pour arriver à la vérité. Certes cette méthode est éminemment philosophique, et je ne comprends pas pourquoi l'on tend sans cesse à s'en écarter pour ne plus s'occuper que d'une des données du problème. N'est-il pas plus raisonnable d'analyser toutes les parties du corps animé dans les maladies, plutôt que de n'y voir, comme on le fait de nos jours, qu'une seule propriété lésée? N'est-il pas plus conforme à la vérité de chercher à se rendre compte de l'état des forces vitales, des organes, des liquides, qui partout portent la nutrition, plutôt que de voir seulement l'irritation, que l'on fait voyager en tous lieux à son gré, et à laquelle on oppose toujours les mêmes moyens thérapeutiques? Dans un cas, l'on n'a que des vues bornées, circonscrites; dans l'autre, on embrasse les conditions de la vie dans leur ensemble. Ici on rétrécit le domaine de la médecine, là on l'agrandit. *Boërhaave* a commis des erreurs dans l'analyse détaillée des phénomènes: le relâchement et le resserrement de la fibre sont insuffisans pour peindre les altérations de nos solides dans les maladies. Tout ce qu'il rapporte sur la cacochymie des humeurs est hypothétique, et ne peut en aucune manière servir de base à des données thérapeutiques. Il est très-possible que les lois de la mécanique et de l'hydrostatique ne puissent pas analyser les mouvemens de l'organisme; mais toutes ces erreurs ont été inspirées par l'époque où vivait *Boërhaave*. Un grand homme, quel

que soit son génie, ne peut pas se soustraire tout à fait aux préjugés de son temps ; il conserve toujours quelque chose des erreurs dans lesquelles il a été nourri.

Il est impossible à l'homme de faire une observation, s'il n'a d'abord une idée préconçue, et surtout en médecine ; sans quoi il ne pourrait rapporter à rien ce qu'il voit, et ne le concevrait pas ; ainsi, un symptôme exprime quelque chose, ce quelque chose est presque toujours pour nous une idée préconçue. Si des médecins de diverses époques faisaient une autopsie, il ne s'en rencontrerait pas deux qui cherchassent les mêmes lésions, et tous trouveraient des preuves de leur opinion, parce qu'un phénomène peut recevoir plusieurs explications : l'un porterait toute son attention sur les humeurs, l'autre ne verrait que le plus ou moins de rigidité des solides ; celui-ci n'y verrait qu'un résultat insignifiant de la maladie, celui-là la maladie elle-même. Aujourd'hui l'on n'a qu'un but, c'est de voir sur quel organe est l'inflammation ; qu'il y ait rougeur ou non, qu'il y ait ramollissement ou non, l'on parvient toujours à découvrir l'inflammation, puisque l'on a établi qu'elle pouvait exister sans les caractères qui la constituent. Il me paraît évident, d'après ce que j'ai éprouvé moi-même, qu'avec la bonne foi la plus sincère, l'on ne peut pas faire une observation entièrement libre de préjugés. Pour en revenir à *Boërhaave*, je trouve sa doctrine vicieuse dans tous les détails ; mais l'ensemble me paraît admirable, et voilà ce qui lui appartient en propre.

Doctrine de Bordeu. Les systèmes que je viens d'examiner se partageaient les différentes écoles de l'Europe, quand *Bordeu* établit les bases de sa doctrine, qui eut bientôt et qui méritait d'avoir un grand nombre de partisans (1). Le stahlianisme régnait à Montpellier : *Bordeu*, qui étudia dans cette école justement célèbre, en conserva quel-

(1) *Minvitle*, Traité théor. et prat. de méd., 1774.

que chose dans sa doctrine : ainsi il admet, à l'exemple de *Stahl*, l'existence de l'âme, mais il en restreint singulièrement l'importance, en reconnaissant dans la fibre animale deux propriétés vitales, la sensibilité et la motilité; c'est un des attributs caractéristiques de la matière vivante, qu'il distingue ainsi de la matière morte; l'âme ne faisait donc plus que de prêter sa lumière et sa vivacité à ces propriétés vitales. Vivre, c'est sentir et se mouvoir en vertu de la sensation. L'organisme est un ensemble d'organes dont chacun vit d'une vie propre; la vie de ces animaux élémentaires (c'est ainsi qu'il désignait les organes) est le résultat de l'organisation ou de la disposition de la matière; la somme de toutes les vies particulières forme la vie générale. Tous les organes ne jouissent pas de la même influence dans l'organisme : ainsi l'estomac, le cœur et le cerveau exercent une espèce de suprématie sur les autres organes, et il nomme ces trois centres d'action le *triumvirat.* Les organes vivans agissent les uns sur les autres; dans certaines conditions, l'action vitale d'un d'entr'eux devient la cause d'une réaction de la part d'un autre; le tissu cellulaire répandu dans tout le corps est leur moyen de communication. L'observation seule peut faire connaître le génie, les mœurs de ces espèces d'animaux (organes), et les lois de leur action réciproque. Les mouvemens vitaux sont des réactions déterminées par des incitations. Le sentiment et le mouvement ne sont pas seulement susceptibles d'augmentation et de diminution dans chaque organe; mais les propriétés dont ils dépendent sont un bien que les organes possèdent en commun, et dont chacun peut s'approprier une plus grande portion aux dépens des autres. Les impressions que les objets extérieurs font continuellement sur nous sont les causes qui excitent sans cesse nos organes; les organes homologues ne présentent pas le même degré d'activité chez tous les individus bien portans; les différences qui s'observent dans la proportion de leur énergie constituent les divers tempéramens. La santé dépend d'une suite réglée et déterminée dans les mouvemens, et surtout d'un équilibre entre les forces phréniques et épigastriques.

Par maladie, on doit entendre un dérangement dans les fonctions, dépendant de quelque vice organique ou de l'action, augmentée ou diminuée, de quelque partie. Les altérations morbifiques se réduisent toutes à l'augmentation ou à l'affaiblissement excessif du mouvement et du sentiment; mais ces aberrations de l'énergie naturelle ne sont pas des états absolument stagnans; elles ont une marche, un progrès régulier, par lequel elles tendent à certaines solutions déterminées: c'est ce que les anciens appelaient *crises*. L'on peut rapporter les maladies à trois classes : 1°. les maladies humorales ou régulières, qui dépendent de l'estomac; 2°. les maladies nerveuses, qui ont pour siége les centres phréniques; 3°. les maladies mixtes, qui tiennent à la fois de ces deux états, ce sont les plus nombreuses. Dans toute maladie, l'on observe trois périodes distinctes, l'irritation, la maturité, les évacuations.

D'après cela, la thérapeutique doit consister à hâter, par divers moyens appropriés, la terminaison ou solution naturelle des maladies, quand nous pouvons juger, par des observations antécédentes, que la tendance est favorable. En outre, l'art peut quelquefois, par des moyens violens, suspendre, *étrangler* une maladie dont on redoute une crise naturelle; mais ces tentatives sont pleines de dangers, et à tout prendre, les ressources de la nature présentent autant de chances favorables que ces traitemens extraordinaires. En conséquence, dans les maladies de la première classe, quand elles sont très-intenses, il faut des secours prompts, dans la crainte que la force médicatrice (*vis criticæ*), comme il l'appelle, ne détermine un engorgement trop fort ou n'augmente celui qui existe déjà. La saignée, les délayans, les laxatifs, sont les moyens qui conviennent, s'ils sont administrés à propos. La crise, par les seuls efforts de la nature, ou à l'aide que quelques remèdes, terminera la maladie. Si la maladie persistait, c'est alors qu'il faudrait mettre en usage des révulsifs énergiques pour changer le point de fluxion. Dans la seconde classe, qui renferme les maladies nerveuses, comme il règne toujours le plus grand désordre dans l'économie, et que la maladie ne

paraît pas, d'après l'incohérence des symptômes, tendre à une solution déterminée, les remèdes actifs, n'étant pas propres à amener une crise, sont nuisibles ; il faut leur préférer le repos, les délayans, les anodins, de légers toniques. Après l'emploi de ces moyens, il est toujours plus facile de déterminer la crise, qui est le but à atteindre. La troisième classe renferme les maladies mixtes, et elles sont en grand nombre. La méthode curative variera selon les symptômes ; ainsi, si la maladie rentre davantage dans la première classe que nous avons indiquée, l'on donnera la préférence aux remèdes qui s'y rapportent : l'on agirait différemment si les symptômes nerveux prédominaient. Enfin, dans tout traitement l'on ne doit pas oublier que l'on guérit en préparant et en ménageant les crises et les excrétions ; ou, ce qui est la même chose, en dirigeant les symptômes pour amener une crise heureuse.

Tel est l'ensemble de la doctrine de *Bordeu ;* et si l'on veut se reporter à l'époque où elle fut publiée, l'on pourra juger plus exactement de son immense supériorité sur celles qui dominaient alors, et du rare génie de son auteur. Comme ses prédécesseurs, il ne fonde point sa doctrine sur des idées vraies pour la plupart, mais trop générales et pas assez précises ; il descend dans l'organisme, il analyse le mécanisme de la vie, il distingue, classe selon leur importance les agens qui peuvent y contribuer. La sensibilité est regardée avec raison comme la proprieté la plus essentielle, la plus importante de la matière vivante ; mais, comme seule, elle ne peut pas rendre compte de tous les phénomènes de la vie : il admet un principe, une force supérieure. Sa manière d'envisager les différens organes, dont il fait autant d'animaux différens ayant une vie propre, à paru inexacte ; prise à la rigueur, elle l'est en effet; mais *Bordeu*, par cette comparaison, exagérée sans doute, montre l'importance individuelle de chaque organe dans l'accomplissement des fonctions qui constituent la vie. N'est-ce pas la sensibilité plutôt que la vie elle-même qu'il croit être inégalement départie à chaque organe ; puisqu'il admet un principe unique, indivisible, pour présider aux phénomènes de la vie et les

déterminer? Il se trompe, il est vrai, quand il regarde le tissu cellulaire comme un moyen de sympathie entre les organes ; mais qu'importe, pourvu qu'il ait bien compris l'importance de ces sympathies. Observateur attentif, il suit, et avec autant d'exactitude que personne, la marche des maladies. Les crises lui paraissaient un phénomène capital en pathologie, aussi les observa-t-il avec le plus grand soin. L'on connaît sa théorie du pouls ; il voulait, à l'aide de ce moyen, prévoir quelle serait l'issue des maladies ; les sécrétions avaient aussi particulièrement fixé son attention, et ne contribuaient pas peu à rendre son prognostic certain. Enfin, il remit en honneur l'hippocratisme ; et, comme le vieillard de Cos, il négligea peut-être un peu trop la thérapeutique, s'abandonnant exclusivement à l'observation de la nature, et mettant toute sa confiance dans ses efforts salutaires.

L'on ne sait vraiment que penser quand l'on entend des médecins de a nouvelle école dite *physiologique*, proclamer *Bordeu* comme leur premier maître. Quelle distance entre lui et M. *Broussais ;* l'un proclame l'autocratisme de la nature, l'autre n'en fait aucun cas. L'un met toute son attention à observer les crises, l'autre les traite de chimères ; celui-ci suit pas à pas les périodes des maladies, celui là en pervertit, en entrave toujours la marche. *Bordeu* veut que l'on épargne le sang des malades, M. *Broussais* le verse avec une assurance qui effraie. L'un veut que l'on abandonne presque toujours les maladies à elles-mêmes, l'autre professe une opinion toute opposée; celui-ci reconnaît une marche déterminée dans les maladies, celui-là n'en admet pas ; le premier croit qu'il existe des maladies sans lésions matérielles d'organes, le second proclame que tout état morbide est une inflammation. Si les partisans de M. *Broussais* regardent *Bordeu* comme un des leurs, ils devraient se rapprocher un peu des principes de sa méthode curative, ils rendraient ainsi un grand service à l'humanité. Mais *Bordeu* regardait l'estomac comme un organe très-important, et cela, parce que l'assimilation est la fonction la plus nécessaire à l'entretien de la vie ; il pensait, en conséquence, que pen-

dant la digestion, toutes les puissances de l'organisme se concentrent sur cet organe pour l'accomplissement de cette grande fonction. Comme M. *Broussais* met dans l'estomac une foule de maladies qui n'ont aucun trait de ressemblance; voilà, je crois, pourquoi *Bordeu* a été élevé au rang de médecin *physiologiste*.

Principe vital de Barthez. C'est en vain qu'on espère de grands accroissemens dans les sciences, lorsqu'on se borne à y surajouter ou à hanter les connaissances nouvelles sur les anciennes; il faut en construire le système entier depuis leurs premiers principes, si l'on ne veut y être toujours borné à un mouvement comme circulaire qui ne permet que des progrès presque insensibles (1). Telles sont les vues de *Barthez* en abordant la science de l'homme; aucun système ne lui présentant la vérité dans toute sa simplicité, dans toute sa pureté, il résolut de prendre de nouveau par les fondemens la science médicale. Il mit dans cette grande entreprise une sévérité de principes dont personne n'avait donné d'exemples avant lui. Il établit en premier principe que la causalité en elle-même doit nous rester à jamais inconnue. Nous connaissons les causes par les lois que l'expérience consacre sur leur action, aussi peut-on les appeler *expérimentales*. On les désigne sous divers noms, sans que pour cela on spécifie en rien leur nature ni leur mode d'action. Dans toute science naturelle, toute hypothèse doit être déduite de faits propres à cette science elle-même. Les forces physiques sont isolées, indépendantes les unes des autres; elles ne semblent pas concourir à un but déterminé. Les forces sensitives et motrices, au contraire, se correspondent, s'unissent, se lient de manière à paraître ne faire qu'un seul tout; il semble donc qu'une même cause enchaîne ces deux phénomènes, qui ne seraient alors que les deux actes de cette cause unique; en outre, les forces vitales n'ont aucune analogie, par leurs résultats, avec les forces

(1) Nouv. Élém. de la science de l'homme, par *Barthez*.

qui régissent la matière morte, elles concourent à un même but : les fonctions qui en sont le résultat paraissent être dirigées par une seule et même cause. *Barthez* désigne cette cause unique sous le nom de *principe vital*; il ne cherche point à en déterminer la nature : que ce soit un principe matériel ou métaphysique, un être substantiel ou une simple modalité de la substance organisée, peu lui importe, il lui suffit d'avoir rangé sous une cause unique des phénomènes qui ont entr'eux la liaison la plus évidente. Il fait présider ce principe de nature indéterminé à tous les actes de l'organisme. L'idée fondamentale de la doctrine de *Barthez*, son premier dogme, est donc l'*unité*, l'*individualité* physiologique du système vivant (1). Un second dogme, c'est que la cause, quelle qu'elle soit, qui constitue l'unité vitale, est une cause active, un agent qui opère sur le corps, en sorte qu'outre les actes excités par des agens irritans, il en exécute d'autres auxquels la sensibilité est étrangère, et seulement en vertu de déterminations ou primordiales, ou actuelles et accidentelles.

Comme l'explication donnée par les physiologistes des fonctions ne lui paraît pas assez bien établie, il fait intervenir le principe vital pour en rendre compte. Ainsi, contre l'opinion d'*Haller* et de ses partisans, il ne restreint pas la sensibilité aux nerfs seulement, il la répand dans tout le corps comme un des principaux attributs du principe vital. Il établit de même que le mouvement musculaire doit être conçu comme l'effet immédiat d'une action de la cause vitale, indépendamment de toute hypothèse. C'est encore au principe vital qu'il faut recourir pour se rendre compte des mouvemens toniques, des dilatations actives, de l'animation des humeurs, de la chaleur animale, dont la propriété la plus étonnante, la plus inexplicable est de se maintenir toujours au même degré de température, quel que soit celui du milieu où est plongé le corps. Les sympathies, les synergies, dont l'étude est si nécessaire pour arriver à la connaissance de la marche des affections morbides,

(1) *Lordat*, Expos. de la doct. méd. de *Barthez*.

ne s'expliquent qu'imparfaitement sans l'admission du principe vital. L'action vitale peut aussi varier pour sa quantité. L'on distingue deux genres de forces du principe vital : les unes, que l'on peut appeler *agissantes*, sont celles qui se déploient actuellement, et en vertu desquelles les organes exécutent leurs fonctions; les autres, qu'il nomme *radicales*, sont en réserve; la cause de l'unité ne les déploie qu'au besoin. Ces deux forces ne sont pas dans un rapport nécessaire. La succession naturelle et constante des fonctions contribue à la conservation des forces, non-seulement par le résultat physique que ces fonctions peuvent avoir, mais encore en vertu d'une loi primitive et inexplicable, qui lie le maintien du système dynamique vivant à cet ordre successif d'actions et d'excitations organiques. Les forces peuvent être affectées par les deux sortes d'actions que les organes exercent sur le système entier, c'est-à-dire par les fonctions qu'ils exécutent et par leurs sympathies.

Telles sont les idées fondamentales de la physiologie établie par *Barthez*. L'on peut pressentir d'avance l'influence de cette manière de raisonner sur la pathologie et sur la thérapeutique. Un vice dans la constitution des solides ou des fluides peut nuire de deux manières, en gênant simplement l'action de l'agent vital, ou en le provoquant à des actes insolites et contre-nature; mais comme *Barthez* voit tout dans l'unité vitale, c'est cette unité qui est le *substratum* de la modification morbide, et non pas une partie quelconque. Descendant de cette idée en quelque sorte métaphysique qu'il s'était formée des maladies à l'observation de leurs phénomènes matériels, il les analyse, les décompose, et établit ainsi ce qu'il nomme les élémens des maladies, tels sont, les altérations de la sensibilité, un exercice insolite des mouvemens, une aberration des actes qui règlent la constitution chimique des humeurs, etc. Quant à la solution spontanée des maladies, elle présente deux cas utiles à distinguer : les unes, n'ayant point de progrès naturel qui les consume ou les détruise, sont de nature à se prolonger indéfiniment, à ruiner les forces, à dépraver les fonctions essentielles, ou même à donner la mort; les autres, utiles ou non,

tendent naturellement à une solution heureuse par le développement successif de leurs phénomènes.

Peu de médecins ont eu des idées aussi claires et aussi précises que *Barthez* en thérapeutique. Il rapporte à trois classes toutes les méthodes curatives connues. 1°. Les méthodes naturelles : ce sont celles qui ont pour objet de favoriser, d'accélérer ou de régulariser la marche des maladies qui tendent spontanément à une solution heureuse ; elle sont préférées dans tous les cas où la tendance à une terminaison naturelle n'a pas des inconvéniens graves, lors même que d'autres méthodes promettraient une plus grande célérité dans la cure ; elles sont surtout de rigueur quand la maladie peut être considérée comme une fonction destinée à combattre une cause morbifique qu'il n'est pas en notre pouvoir de détruire. 2°. Les méthodes analytiques sont celles où, après avoir décomposé une maladie dans les affections essentielles dont elle est le produit ou dans les maladies plus simples qui s'y compliquent, on attaque directement ces élémens de la maladie par des moyens proportionnés à leurs rapports de force et d'influence : ces méthodes sont applicables quand la nature ne fait aucun effort, quand elle agit avec trop de lenteur ou de faiblesse, ou enfin que les mouvemens naturels ajoutent eux-mêmes à la gravité de la maladie. Relativement à leur emploi, *Barthez* trace des préceptes qui ne sont pas moins judicieux. Ainsi, il faut faire dominer la partie du traitement qui convient à celles des affections élémentaires qu'on juge avoir suscité les autres ou avoir actuellement le plus d'influence sur elles. Il n'est pas moins nécessaire de combattre l'élément qui, par sa gravité, expose le malade à un danger pressant. Enfin l'on doit préférer les moyens qui peuvent combattre à la fois plusieurs des élémens constitutifs de la maladie. 3°. Les méthodes empiriques sont celles dont l'expérience a constaté l'efficacité, mais dont les effets immédiats et primitifs n'ont pas avec la guérison de la maladie un rapport que notre esprit puisse saisir ; elles conviennent quand on redoute l'impuissance des mouvemens spontanés de la nature, ou bien quand on ne peut décomposer la maladie en élémens bien déterminés. Il est absolument

nécessaire d'y avoir recours dans les maladies que la nature ne guérit point seule; *Barthez* subdivise ensuite les méthodes empiriques en imitatrices, perturbatrices, et en spécifiques.

Tels sont les principes généraux de la philosophie de *Barthez ;* son grand mérite est, à mon avis, d'avoir introduit dans les sciences médicales une rigueur de raisonnement dont il n'a point trouvé d'exemple parmi ses prédécesseurs. La sévérité de son esprit bannissait toute hypothèse ; il ne voit que des faits, des conditions matérielles ; toute causalité est une pure création de l'homme quand l'on cherche à spécifier sa nature, à la personnifier en quelque sorte. Ce langage austère ne pouvait plaire qu'aux esprits profonds, qui avaient reconnu l'impuissance de nos moyens toutes les fois que nous voulons pénétrer au-delà des propriétés physiques de la matière ; aussi *Barthez* eut il plus d'ennemis que de partisans. Il était difficile de créer une théorie de l'homme avec un septicisme raisonnable d'ailleurs, mais qui ne se prêtait point assez à l'explication des faits. *Barthez* transige, si j'ose le dire, entre la nécessité et la sévérité de son esprit, et il établit sa doctrine sur une demi-hypothèse. En effet, quoiqu'il ne préjuge rien sur la nature de l'esprit vital, toujours est-il qu'il le regarde comme une cause active, dont il s'aide, comme il l'avoue lui-même, pour interpréter les phénomènes de la vie. Personne, plus que moi, n'est porté à admettre l'*unité*, l'*individualité* du corps vivant; mais ne peut-on pas trouver cette unité dans le *concensus* de tous les organes, sans faire intervenir un principe étranger ; car, qu'on ne s'y méprenne pas, le langage a une immence influence sur les idées, ou plutôt il les constitue. *Barthez* nous avertit en vain que c'est une simple formule, qu'il n'admet point un être particulier ; l'on croit malgré soi voir agir un principe indépendant de la matière, quand l'on emploie à chaque instant le mot principe vital pour interpréter les phénomènes ; cela est si vrai, que souvent il se plaint de n'être pas compris, même par des génies supérieurs, tel que *Haller*, par exemple. *Barthez*, par la sévérité de ces principes, ne voulait voir que des conditions matérielles dans l'organisme; et, chose étrange, par sa

manière de philosopher, il détourne jusqu'à un certain point l'attention des organes pour la fixer toute entière sur la cause active de la vie. Ainsi, dans une maladie il ne voit pas seulement un organe souffrant, il voit le principe vitale gêné dans une partie et ne pouvant pas accomplir la fonction. Il me semble encore qu'il résulte un autre inconvénient de cette manière de raisonner, c'est de ne pas étudier avec assez de soin ces conditions matérielles, qui seules, cependant, sont soumises à notre investigation directe, et peuvent nous rendre compte des altérations de la vie elle-même. Du reste, l'idée fondamentale de sa doctrine me paraît incontestable ; la sensibilité, l'irritabilité, l'excitabilité ne semblent pas pouvoir rendre compte de la vie ; ce sont des moyens que la nature emploie pour parvenir à son but. Mais, est-ce là tout ? n'existe-t-il pas autre chose dans l'être animé ? Je le pense. L'on a comparé la doctrine de *Barthez* avec l'animisme de *Stahl;* quelques auteurs ont été jusqu'à prononcer l'identité : j'y vois cependant une grande différence. *Stahl* admet l'âme, dont il détermine la nature ; il la fait agir sur la matière avec intelligence, de telle sorte que l'âme est indépendante de la matière qu'elle gouverne. *Barthez*, au contraire, ne détermine point la nature de la cause agissante de la vie, il ne la fait point indépendante de la matière, il la regarde plutôt comme une conséquence de conditions matérielles, ce qui est beaucoup plus rationnel ; aussi l'avantage me paraît tout entier du côté de ce dernier.

Doctrine de Cullen. — Cullen, dit M. *Sprengel*, est le premier qui, en combinant les opinions d'*Hoffmann* avec les nouvelles doctrines des forces du corps, ait fondé un véritable système *solidi vivi.* Sa doctrine, connue sous le nom de *théorie nerveuse*, a pour premier principe que tous les phénomènes de la vie, surtout les mouvemens des solides et le mélange des humeurs, sont les suites de l'influence nerveuse, que, par conséquent, tous les corps extérieurs qui agissent sur l'organisme produisent d'abord des changemens dans les nerfs, que toutes les maladies qui paraissent avoir pour cause une

altération des humeurs dépendent de l'affection du système nerveux, enfin, que les médicamens agissent bien moins sur les humeurs que sur les parties solides douées de la force nerveuse. *Cullen* (1) admet dans l'économie un fluide nerveux qui joue un très-grand rôle dans les phénomènes, il est élastique, d'une nature particulière; toutes les fonctions de l'économie animale semblent dépendre des qualités de ce fluide, dont l'essence paraît être analogue à l'éther de *Newton*. Il existe dans le système nerveux un état de mobilité qui dépend probablement d'une infinité de causes; ce qui paraît certain seulement, c'est que la pléthore, ou un certain degré de faiblesse, donnent de la mobilité au système nerveux.

Ces idées physiologiques devaient naturellement le conduire à chercher la cause prochaine des maladies dans le système nerveux; c'est ce qui est arrivé. Ainsi, il pense que la fièvre dépend d'une diminution d'énergie dans le cerveau. Ce qui le confirme dans cette opinion, c'est qu'il considère la période de froid comme celle qui détermine les deux autres, et cela en vertu de cette loi générale de la nature, que les causes nuisibles à la vie provoquent une réaction dans l'organisme, ou éveillent ce qu'on appelle les forces médicatrices. Les causes occasionnelles de la fièvre sont donc toutes débilitantes, d'où il résulte une atonie générale dans les extrémités des vaisseaux capillaires. La force ou la faiblesse de la réaction lui servent de caractères pour diviser les fièvres. Il nomme les premières *synoques*, les secondes *typhodes*. Comme il admet la force médicatrice de la nature, il est naturel qu'il reconnaisse les crises, aussi adopte-t-il les jours critiques, et fait remarquer avec beaucoup de justesse qu'ils varient selon le type de la fièvre. Il explique l'inflammation d'après les mêmes idées. Par une cause quelconque, le sang peut affluer en trop grande abondance dans certains vaisseaux, il y devient un point d'irritation; alors la force médicatrice augmente l'action de ces vaisseaux, en détermi-

(1) *Cullen*, Élém. de méd. pratiq., trad. de *Bosquillon*.

nant une contraction spasmodique de leurs extrémités, et il regarde ainsi le spasme des artérioles comme la cause prochaine de l'inflammation. Il applique aussi ces préceptes au rhumatisme qui est dû, non à l'âcreté ou à l'épaississement des humeurs, mais au spasme des fibres musculaires et au plus grand afflux du sang. Sa théorie de la goutte n'est pas moins curieuse : il la regarde comme une maladie du corps entier qui affecte principalement le système nerveux, et qui provient de l'atonie des voies digestives; cette atonie donne naissance à des réactions périodiques qui engendrent des congestions dans les articulations.

Dans sa matière médicale, *Cullen* donne, de la manière d'agir des médicamens, une explication qui s'accorde parfaitement avec son système; il avance que tout ce qui agit sur le corps, et surtout les médicamens, porte d'abord son action sur les parties sensibles et irritables, et met le système nerveux en mouvement. Les substances extérieures ne portent pas leur action sur les humeurs, dont nous avons d'ailleurs une connaissance trop imparfaite pour en pouvoir parler avec certitude. Comme le fluide nerveux se meut avec d'autant plus de rapidité que l'élasticité des nerfs est plus considérable, c'est à modifier cette élasticité que le médecin doit mettre ses soins. Il reconnaît encore que la plupart des médicamens exercent leur première action sur l'estomac; mais qu'en vertu des nombreuses sympathies de ce viscère, ils agissent dynamiquement et non matériellement sur toutes les parties du corps. Ainsi, faisant application de ces principes dans la thérapeutique, il pense que le quinquina porte directement son action sur le système nerveux, et que, dans les fièvres intermittentes, il n'est pas nécessaire de préparer le corps à le recevoir. Les substances stupéfiantes portent leur action sédative directement sur le système nerveux, et lorsqu'elles paraissent irriter, l'on doit attribuer cet effet à ce qu'elles provoquent les effets salutaires de la nature. Quant aux indications, elles sont presque toujours en rapport avec sa manière de raisonner; ainsi dans la fièvre il faut modérer la réaction, prévenir les effets de la faiblesse. Dans l'inflammation,

outre les indications que peuvent fournir les causes, le traitement spécial consiste à dissiper le spasme de la partie malade.

La théorie du fluide nerveux mérite de fixer l'attention, quoiqu'au fond ce ne soit qu'une hypothèse. Cette opinion a encore aujourd'hui des partisans très-recommandables: M. *Bogros*, étant parvenu à injecter les nerfs, la rendait encore plus probable, aussi *Laennec* était-il très-porté à en admettre l'existence. *Reil* et M. *Cuvier*, dont l'avis est d'un si grand poids dans les sciences, admettent un fluide sécrété par le système nerveux. Cependant, comme souvent l'on s'est mépris dans l'étude des phénomènes naturels en désignant le même objet sous différens noms, peut-être n'est-il pas inutile de préciser ce que l'on doit entendre par fluide nerveux. Est-ce une substance matérielle pondérable, comme semble le supposer *Cullen*, qui va jusqu'à spécifier ses propriétés physiques, en le douant d'une grande élasticité; ou bien, comme l'annonce M. *Cuvier*, est-ce un fluide analogue au fluide électrique, magnétique? Dans le premier cas, comme c'est une matière pondérable, comment n'a-t-on pas pu la recueillir; si c'est, par exemple, un gaz extrêmement dilaté, comment n'a-t-on pas pu le condenser, le recueillir; que devient cette matière? s'en forme-t-il constamment de nouvelle? Il me paraît difficile d'admettre de la matière qui ne peut nullement tomber sous nos sens. En supposant que ce fluide existe comme matière, l'on n'est pas plus avancé pour comprendre les phénomènes vitaux, car, dans la manière de philosopher généralement admise, la matière est inerte par elle-même, sans quoi il ne serait pas nécessaire d'admettre des forces pour rendre raison de tous les mouvemens auxquels elle est soumise. Ce fluide admis, il faudrait encore faire intervenir une force pour le faire circuler, et lui donner des propriétés actives. L'hypothèse du fluide nerveux comme matière ne peut donc en rien résoudre le problème de la vie. Dans le second cas, si l'on considère le fluide nerveux comme un être impondérable analogue au fluide électrique, il me semble que l'on rentre dans le vitalisme pur. Comme le dit *Barthez*, l'essence des causes nous étant inconnue, c'est à tort que nous avons désigné

celle qui préside aux phénomènes électriques sous le nom de *fluide*, puisqu'il est absurde de spécifier la nature d'êtres que l'on ne connaît pas, et qui n'existent pas peut-être comme êtres. Ainsi, dire que les phénomènes de la vie sont dus à un fluide nerveux impondérable, c'est simplement reconnaître qu'il existe dans l'organisme un principe d'action, une cause que nous ne connaissons pas; et certes cette opinion, incontestable d'ailleurs, n'est pas nouvelle. Quand on arrive aux explications de détail de *Cullen*, on ne les trouve pas moins sujettes à critique. Ainsi ses idées sur la plus ou moins grande élasticité des nerfs sont tout à fait dénuées de preuves, et ne peuvent pas conduire à une méthode curative bien certaine. Dire que toute fièvre est le résultat d'une atonie dans le système nerveux, et que toutes les causes qui la produisent sont débilitantes, c'est avancer un paradoxe que dément l'expérience de tous les jours. Les stimulans ont au plus haut degré la vertu d'exciter dans l'organisme une réaction, tandis que les stupéfians amortissent cette réaction; et, portés à un certain degré, peuvent même la rendre nulle. Considérer la goutte comme une maladie générale, dépendant d'un vice dans la nutrition, me paraît beaucoup plus philosophique que d'en faire une simple irritation des synoviales; mais il me semble, quoiqu'il ne m'appartienne pas de décider dans des questions aussi graves, qu'il n'y a pas seulement atonie, mais bien altération, changement dans le mode de la nutrition. Au reste, ce qui me paraît vraiment beau, vraiment digne des plus grands éloges, dans la doctrine de *Cullen*, c'est d'avoir rendu ou plutôt reconnu le rôle immense que joue le système nerveux dans les actes de la vie; de l'avoir fait intervenir sans cesse, et dans tous les phénomènes, comme agent principal; en un mot, d'avoir reconnu que toutes les propriétés actives des solides vivans dépendent de la présence du système nerveux.

Stimulisme de Brown. — *Brown* avait été le disciple de *Cullen*; mais bientôt, méconnaissant la voix du maître, il devint pour lui un antagoniste redoutable. Sa doctrine, toute défectueuse qu'elle est, eut

un succès de vogue, si j'ose dire. Voici sur quels principes elle repose (1). La sensibilité est la propriété qui distingue les animaux de la matière inorganique ; la vie et la sensibilité ne font qu'un, à proprement parler. Dans l'étude de l'homme, c'est donc l'incitabilité qui doit fixer toute l'attention de l'observateur ; elle est *une* et *indivisible* dans tout l'organisme, son siége est le système nerveux et la fibre musculaire ; son effet immédiat est l'excitement, d'où résultent les fonctions, les sensations, en un mot tous les phénomènes de la vie; elle varie du plus au moins, selon les âges, les tempéramens et les circonstances auxquelles on est soumis. Comme les agens extérieurs mettent en jeu dans leurs rapports avec l'organisme l'incitabilité, ils doivent tous être considérés comme stimulans. Les puissances excitatives sont de deux sortes; les unes externes, telles que l'air, la chaleur, les alimens, etc. ; les autres internes, comme le sang, les humeurs. L'excitabilité et les stimulans sont la base de la vie animale, en sorte qu'elle cesse naturellement quand l'excitabilité est détruite. Comme l'excitation est une, l'on en conclue que tous les stimulans agissent de la même manière, de telle sorte que l'un peut être remplacé par l'autre. L'excitabilité et les stimulans sont en raison inverse l'un de l'autre, parce que les stimulans, par leur action sur l'excitabilité, l'usent et tendent à la détruire, si bien que la cessation des stimulans renouvelle l'excitabilité : l'excitation produite est toujours en raison de la quantité du stimulus. Quand ils sont tous deux en excès, il y a force exagérée, *sthénie*; quand l'excitabilité vient à diminuer, il y a débilité ou *asthénie*.

Ces considérations portent *Brown* a admettre deux classes de maladies, les unes sthéniques, les autres asthéniques. La *sthénie* est directe ou indirecte, c'est-à-dire, par défaut de stimulans, ou par manque d'excitabilité : cette classe ne renferme que la moindre partie des maladies. L'*asthénie*, au contraire, comprend l'immense majorité

(1) *Brown*, Élém. de méd., trad. par *Bertin*.

des affections morbifiques ; elle est aussi directe ou indirecte. Il existe, en outre, un état intermédiaire entre la santé et la maladie ; c'est ce que *Brown* appelle *disposition* ; elle est sthénique ou asthénique. La santé, la disposition morbifique, la maladie, la mort, sont les divers degrés d'un même état. Il regarde l'inflammation comme la stase du sang produite par la pléthore ou le défaut de circulation; il la divise ensuite en sthénique générale ou locale, et en asthénique générale ou locale. Il faut observer encore que toutes les maladies sont générales à leur début, et qu'un bien petit nombre même finissent par devenir locales.

Avec une pareille pathologie il est facile de prévoir la thérapeutique qui doit en être la conséquence rigoureuse; toutefois, les agens extérieurs étant tous considérés comme stimulans, l'auteur doit être embarrassé, car il ne peut séparer entièrement ses malades de toute influence externe; aussi, ne pouvant mieux faire, il diminue autant que possible les rapports : telles sont, au reste, les règles principales qu'il trace. Dans les maladies sthéniques, on oppose les purgatifs, l'abstinence, l'air froid, l'eau, le repos, et même les sudorifiques. Les purgatifs sont ici favorables, non en évacuant des humeurs morbifiques, mais par la faiblesse qui résulte de l'évacuation ; les sudorifiques agissent de la même manière. Mais de tous les affaiblissans la saignée est sans contredit le moyen le plus efficace. Les stimulans qui conviennent le mieux dans l'asthénie sont un régime animal, les boissons spiritueuses, les exercices, les sensations agréables, les médicamens en général, la chaleur, les vésicatoires que l'on déplace souvent, afin de rubéfier seulement la peau ; ils auraient un effet tout contraire si on laissait un écoulement se former.

Cet exposé rapide des principes du réformateur écossais suffit pour donner une idée exacte de sa doctrine, qui rappelle celle des anciens méthodistes. En effet, je n'y vois qu'une différence, au lieu de considérer comme ceux ci la fibre en elle-même, *Brown* prit pour base de sa doctrine la propriété la plus essentielle de cette fibre, la sensibilité. Sous ce rapport il leur est bien supérieur, mais quand on con-

sidère la différence des époques, on ne doit pas lui en savoir beaucoup de gré ; encore s'il s'était fait une idée juste de la sensibilité avant de la faire entrer dans sa doctrine; mais il en fait un être de raison, il la considère comme une et indivisible; d'une propriété qui est nécessairement locale, il en fait une cause générale. Sa manière de philosopher est donc radicalement vicieuse, aussi est-il parvenu à un résultat déplorable. Malgré la difformité, si j'ose dire, de la doctrine de *Brown*, comment concevoir qu'il ait eu un aussi grand nombre de chauds partisans : il me semble que la raison s'en trouve dans le besoin que l'homme a de se rendre compte de tout ce qui embarrasse son esprit. Or, ce que nous concevons le plus clairement, ce sont les idées du plus et du moins. Ainsi, pour le mouvement, nous comprenons parfaitement, qu'il est fort ou faible, qu'il a lieu en ligne droite ou suit une courbe ; au-delà nous ne pouvons rien concevoir. La sensibilité est mise en jeu par les agens extérieurs ; quoique ce qui se passe là nous échappe entièrement, nous comprenons le phénomène; si l'on nous dit que la sensibilité a été excitée comme quatre chez l'un, et comme six chez l'autre, nous saisirons facilement ces idées de quantité, de proportion ; mais si l'on vient à nous parler de mode, nous ne pouvons plus en sentir le rapport : il est pénible d'être obligé de se jeter dans le vague, dans l'indéterminé, à cause de la faiblesse de notre intelligence. Le langage, comme l'on sait, est le représentant fidèle de nos idées ; nous avons des expressions précises pour marquer le plus ou moins, la quantité ; mais pour les modes, pour les spécificités, il en est tout autrement. Je tirerai mon exemple de la sensibilité elle-même, qui m'a suggéré ces idées. Quand nous voulons exprimer la nature d'une douleur, les expressions nous manquent, nous sommes obligés d'emprunter des comparaisons qui donnent toujours une idée inexacte à ceux à qui nous voulons peindre nos souffrances. En admettant la doctrine de *Brown*, l'esprit est satisfait, il comprend tout d'abord l'ensemble des phénomènes ; en considérant les choses telles qu'elles sont, le domaine de la science devient immense, l'esprit en est effrayé.

Contre-stimulisme de Razori. La théorie de *Brown* avait eu un grand succès en Italie; se fut aussi en Italie que l'on s'aperçut de ses funestes conséquences. *Razori*, son disciple (1), et d'abord son zélé partisan, renversa l'idole qu'il avait encensée jusqu'alors, et voulut se mettre lui-même à sa place. Le nouveau système qu'il substitua à celui du réformateur écossais, quoique différent par ses conséquences, repose sur la même base; c'est toujours l'excitabilité, seule force vitale, lésée en plus ou en moins. Mais il l'envisage sous un nouveau point de vue; ce n'est plus l'incitabilité elle-même qu'il prend en considération, mais la contractilité qui en est le résultat nécessaire. Ainsi la contraction est le phénomène le plus général que présente l'économie vivante. Tous les faits physiologiques, les opérations intellectuelles, les sentimens moraux et même la vie, sont le résultat de mouvemens organiques, qui ont pour principes eux-mêmes la combinaison de l'esprit d'animation avec la fibre excitable. Mais l'esprit d'animation a son existence qui est indépendante de la fibre, et celle-ci ne devient excitable qu'autant qu'elle reçoit en elle-même une certaine quantité de cet esprit. La contraction, dernier phénomène très-simple où viennent aboutir tous ceux que présente l'économie organique, est une oscillation de la fibre; en sorte que cette oscillation, par sa manière d'être, constitue tous les états de santé et de maladie.

Tommasini (2), un des partisans les plus zélés de cette doctrine, divise les maladies en *instrumentales* et en *vitales*, suivant qu'elles intéressent nos parties dans leurs propriétés physiques ou dans leurs propriétés vitales. Ordinairement produites par une cause mécanique, les premières permettent de tout expliquer par les lois de la physique. Il n'en est pas de même pour les secondes, elles consistent dans une lésion de l'excitabilité. Pour bien saisir leur manière de philosopher en pathologie, il faut savoir ce que les médecins italiens entendent par *diathèse*. Ce n'est point une prédisposition à une espèce

(1) Nouveau dictionnaire de médecine.

(2) Journal des progrès, 1827.

particulière de maladie, ni un état intermédiaire entre la santé et la maladie, comme l'entendaient les médecins galénistes; ce n'est pas non plus l'opportunité de *Brown*, mais bien la nature intime de l'affection morbide quelle qu'elle soit. D'après cela, *Razori* établit en principe que toutes les formes des maladies se réduisent aux *diathèses* sthénique et asthénique; les unes dépendent d'un excès, les autres d'un défaut de stimulus. *Brown* admettait une faiblesse indirecte; *Razori* la rejette comme une chimère, et les maladies que l'un regardait comme asthéniques, telles que les phlegmasies, les fièvres, les hémorrhagies, etc., l'autre les considère comme hypersthéniques, sans avoir égard même à la chronicité de ces affections. Les maladies irritatives diffèrent des maladies diathésiques, qui survivent à la cause qui leur a donné naissance; elles consistent dans un trouble, dans un désordre superficiel tellement lié avec la cause productrice, qu'elles cessent avec celle-ci : ce ne sont presque que des phénomènes sympathiques. *Razori* pose encore comme principe que la *diathèse* est le seul point important à considérir dans le traitement des maladies, quelles que soient les formes sous lesquelles elle se manifeste, que la *diathèse* se juge d'après l'action connue des médicamens, et réciproquement l'action des médicamens par la nature connue de la *diathèse;* enfin que l'importance des symptômes est tout à fait secondaire dans l'observation des maladies.

Tommasini a été plus loin que *Razori*, en considérant l'excitabilité comme une faculté inhérente à la fibre vivante, en vertu de laquelle elle réagit sous un stimulus; c'est ce qu'il appelle *dynamisme physiologique;* pour que la vie s'exerce, il regarde l'intervention des puissances stimulantes comme nécessaires, par l'excitation qu'elles produisent; l'augmentation, la diminution, l'altération de l'excitation, constituent le *dynamisme pathologique.* Enfin *Tommasini* fait dépendre les fièvres d'une inflammation plus ou moins cachée, quoique les signes de cette inflammation soient nuls, ou se développent plus ou moins de temps après la fièvre. *Razori*, au contraire, regarde la cause générale des épidémies comme dépendant de l'action d'une

matière morbifique qui s'introduit dans l'économie, et dont on ne connaît ni l'origine, ni le mode d'introduction, ni l'action sur l'économie animale.

L'on retrouve dans cette doctrine, comme on peut bien le penser, la même dichotomie brownienne, seulement les propriétés des médicamens sont envisagées sous un autre point de vue; l'excitation, comme nous l'avons vu, produit un mouvement, une certaine oscillation dans la fibre; comme cette oscillation constitue la maladie, il ne faut pas chercher à enlever le stimulus, car souvent cela n'est pas en notre pouvoir, mais bien déprimer, détruire ce mouvement oscillatoire en déterminant un mouvement opposé. Or, l'observation, l'expérience, nous indiquent quels sont les médicamens qui jouissent de cette propriété. La matière médicale se trouve aussi, dans cette doctrine, partagée en deux séries : les stimulans, que l'on oppose à la *diathèse asthénique;* les contre-stimulans, qui conviennent dans la *diathèse sthénique;* les premiers sont très-peu nombreux. L'on dirait que les partisans de cette doctrine ont pensé qu'il leur serait avantageux de persuader que le nombre des maladies de contre-stimulus se trouve d'acord avec celui des stimulans créés par la nature; ils rangent dans cette classe l'opium, le musc, le camphre, le vin, l'éther, le calorique, le fluide électrique; dans la classe des contre-stimulans, ils placent des médicamens qui n'ont entr'eux aucune espèce de rapport, ni dans leurs propriétés immédiates, ni dans leurs effets secondaires sur l'organisme : c'est ainsi qu'on voit des émolliens, le lait, la gomme; des astringens, l'acétate de plomb; des toniques, la gentiane, le simarouba, le fer; des excitans, la thérébentine, l'arnica; des vomi-purgatifs, l'émétique, le polygala; des narcotiques, le stramonium, la belladone, etc., rangés sans distinction dans la même cathégorie. Les contre-stimulans n'agissent pas de la même manière : les uns, tels que les émissions sanguines, affaiblissent, en enlevant au corps une partie de ses stimulus naturels, et sont appelés, pour cette raison, *contre-stimulans indirects;* les autres affaiblissent directement, par la seule impression qu'ils exercent sur

la fibre : ce sont les *contre-stimulans directs*. Au reste, les uns et les autres agissent de la même manière, en diminuant l'excitabilité, ralentissant la circulation et tempérant la chaleur animale; administrés dans une maladie de stimulus, ils ramènent l'excitabilité à son ton naturel. Non-seulement les médicamens de cette classe ne possèdent pas tous au même degré la propriété contre-stimulante, ils sont doués en outre d'un propriété élective, qui les fait agir sur un organe plutôt que sur un autre, et c'est d'après cette double différence que le praticien se dirige dans l'emploi de ces médicamens. Enfin, il ne faut pas perdre de vue que le corps humain, en devenant malade, acquiert la faculté de supporter des médicamens appropriés à son état, à des doses exactement proportionnées à l'intensité de la maladie; en sorte qu'il perd cette faculté à mesure que la maladie diminue et dans les rapports de sa diminution : c'est là ce que les Italiens appellent la loi de la *tolérance des médicamens*.

Il me semble que c'est surtout la nouvelle école italienne que l'on peut regarder comme un méthodisme perfectionné ; en effet, *Thémison* ne voyait que l'état de la fibre, sans s'inquiéter comment cet état pouvait avoir été déterminé. *Razori* ajoute à la théorie en établissant que c'est par l'intermédiaire de l'excitabilité. Cependant, entraîné par la force de l'évidence, il reconnaît un principe qui donne la sensibilité, mais qui n'est pas lui-même la sensibilité; il le nomme *esprit d'animation*. Quel est ce nouvel être qu'il introduit pour l'explication des faits? Il est étonnant que, lui faisant jouer un rôle si important dans l'économie, il ne donne aucun détail ni sur sa manière d'être, ni sur son influence dans les maladies, qu'il ne le prenne pas en considération dans sa thérapeutique. Sa méthode d'éprouver les médicamens sur l'organisme est bonne ; mais pourquoi restreindre leur mode d'action au plus ou au moins ; cette manière de raisonner est des plus vicieuses, et l'a conduit à former une classification de médicamens monstrueuse. *Razori* est bien obligé de se rejeter quelquefois dans les spécificités, c'est la planche ordinaire de salut de tous les théoriciens exclusifs, ils semblent avouer ainsi toute

l'insuffisance de leurs doctrines; aussi c'est la partie la plus obscure de son système, il ne fait que l'effleurer ; et parmi ses partisans, les uns admettent des maladies et des remèdes spécifiques ; les autres, à l'exemple de *Tommasini*, n'en parlent pas, ce qui est beaucoup plus simple. *Razori* avance encore que l'intelligence et la pensée sont le résultat d'une contraction fébrillaire. C'est hardi, je ne déciderai pas la question, car j'ignore absolument ce que c'est que la pensée, comment elle peut se former : je rappelerai seulement que *Locke*, ce père de la saine philosophie, s'étonnait de voir des métaphysiciens assez hardis pour refuser à la toute puissance divine la faculté de faire penser la matière. Toutes les objections qui ont été faites aux systèmes des méthodiques, et à celui de *Brown*, peuvent également s'appliquer à la nouvelle doctrine italienne. Cependant il serait injuste de croire qu'elle n'a rendu aucun service à la science. La *loi de tolérance*, telle que l'a établi *Razori*, repose sur des faits incontestables; et envisagés sous de nouveaux rapports, ces faits peuvent conduire à des résultats importans pour la thérapeutique. Quand à l'explication du phénomène lui-même, je ne sache pas qu'on en ait présenté de satisfaisante.

Doctrine physiologique. Enfin me voici arrivé à la doctrine *physiologique*, qui doit mettre, comme on nous l'assure, un terme à toutes les incertitudes et fixer la science à jamais. De si hautes prétentions me font un devoir de l'exposer avec un peu plus de détails, après quoi je soumettrai les doutes qui m'ont empêché de me mêler à la foule qui se traîne à la suite du nouveau réformateur. Depuis qu'*Haller* avait fait voir le rôle immense que joue la sensibilité dans l'organisme, plusieurs médecins avaient essayé de fonder une doctrine sur cette faculté. *Cullen* avait donné l'exemple, il ne manqua pas d'imitateurs. *Bichat*, analysant avec toute la sagacité du génie les phénomènes de la vie et les données anatomiques qui en sont le principe, avait fait voir comment la sensibilité se modifie, selon les organes, pour contribuer à leur accomplissement. Mais la mort ne lui avait

pas laissé le temps de faire sortir une théorie médicale de toutes ses belles recherches. Cet honneur était réservé à M. *Broussais*, et nous vîmes paraître la doctrine si singulièrement, si prétentieusement décorée du nom de *physiologique*, comme si les médecins de tous les temps n'avaient pas pris la nature de l'homme pour base de leurs systèmes.

Voici les traits principaux de la physiologie de M. *Broussais* (1). Avant tout il reconnaît une force vitale, cause qui préexiste nécessairement à la propriété fondamentale des tissus, qui est la contractilité; elle commence par la créer, ensuite elle s'en sert comme d'un instrument pour se procurer les matériaux avec lesquels elle travaille continuellement à la composition du corps vivant. Toutes les propriétés vitales, admises à tort, doivent se réduire à une seule dont les nuances varient, mais dont la nature est essentiellement identique, c'est la contractilité. Elle se manifeste d'abord par la condensation de la matière animale, au moment où elle est mise en rapport avec un corps extérieur. Si cette propriété est considérée dans chaque fibre en particulier, on voit qu'elle se réduit à un raccourcissement. La sensibilité n'est qu'un des résultats de la mise en action de la contractilité, produit par l'exercice des fonctions, résultat immatériel et incompréhensible qui correspond toujours à une exaltation de la contractilité, mais qui n'en est pas inséparable. La sensibilité étant incompréhensible, il ne faut pas s'étonner si la définition qu'en donne ici M. *Broussais* n'est pas fort claire. Toutes les métamorphoses que subit la matière dans ses rapports avec l'organisme sont opérées par l'influence de la force vitale. M. *Broussais* donne le nom de *chimie vivante* à cet opération, il la regarde comme un instrument invisible, immatériel, que nous ne connaissons que par la voie du raisonnement.

Conformément à ces principes, M. *Broussais* pose ce qu'il appelle

(1) Examen des doctrines médicales. — Élémens de physiologies, par *Broussais*. — *Miquel*, Lettres à un médecin de provinces.

des lois vitales : voici les plus remarquables. La contractilité est déviée de son mode actuel par les corps extérieurs qui sont appliqués à l'économie. Ailleurs M. *Broussais* établit que ces déviations consistent uniquement dans une augmentation ou une diminution pure et simple de la contraction et du mouvement, et c'est sur cette donnée que repose tout l'édifice de sa doctrine. Quand la contractilité est mise en jeu, il y a appel de fluide ; si cet action est permanente, c'est un état de spasme, et les fluides, au contraire, sont repoussés. L'appel des fluides doit être considéré comme des érections vitales ; celles-ci, quand elles s'élèvent à un certain degré, prennent le nom d'*irritation*, de *surirritation*. Dans toute érection vitale il y a augmentation des phénomènes de la chimie *vivante*. Quand les érections vitales s'élèvent à un certain degré, elles sont transmises à d'autres points par l'intermédiaire du système nerveux. L'irritation transmise est de même nature que l'irritation primitive. La force qui préside à la vie réagit contre les causes débilitantes, ce qui constitue la réaction vitale. Les agens extérieurs sont stimulans, comme le calorique, la lumière, etc., ou débilitans, comme le froid, etc. Lorsque la réaction de la puissance vitale contre les causes débilitantes ne peut parvenir à rétablir la vigueur dans un lieu affaibli, elle se dirige sur d'autres points et y produit une surexcitation, malgré la diminution générale de la somme de la vitalité. C'est par la contractilité que notre économie résiste à l'action de la pesanteur, qui tend à attirer les fluides dans les parties déclives du corps, et à la pression de l'atmosphère qui nous environne. Je ne suivrai pas M. *Broussais* dans l'analyse détaillée de toutes les fonctions; seulement je citerai le résultat auquel M. *Miquel* est parvenu en commentant successivement la physiologie du réformateur. Il y trouve une force vitale qui fait de la chimie vivante, une chimie vivante qui fait de la contractilité, une contractilité qui fait de la sensibilité, une sensibilité qui est un phénomène immatériel, un phénomène immatériel qui a un centre nerveux, un centre nerveux qui n'agit qu'après avoir pris conseil des viscères, des viscères qui commandent à l'intelligence, une intelligence qui fait les passions,

des passions qui ne sont que des viscères irrités, des viscères irrités qui forcent la volonté, une volonté qui est une irritation, etc.

Nous venons de voir les rapports qui rapprochent la physiologie de M. *Broussais* et celle de *Brown;* les mêmes rapports se rencontrent dans la pathologie des mêmes auteurs, avec la différence toutefois que celle de M. *Broussais* est, selon l'expression de M. *Berard*, du brownisme retourné. La santé ne s'altère jamais spontanément, mais toujours parce que les stimulans extérieurs destinés à entretenir les fonctions ont cumulé l'excitation dans quelque partie, ou parce qu'ils ont manqué à l'économie, ou enfin parce que l'économie a été stimulée d'une manière qui répugne à l'exercice des lois vitales. Comme, dans le détail des affections morbides, M. *Broussais* ne fait aucune mention de cette répugnance, mais seulement de l'excès et du défaut, c'est comme s'il ne l'admettait pas. Aussi définit-il la santé cet état où les organes exécutent bien leurs fonctions, sans être ni trop ni trop peu excités. La maladie existera donc quand les organes seront trop ou trop peu excités; et comme il ne peut exister ni exaltation ni diminution générales et uniformes de la vitalité des organes, toute maladie est essentiellement locale, et peut être définie la souffrance d'un organe. Or, comme un organe ne peut être affecté que par excès ou par défaut de stimulation, les maladies se rangent naturellement dans deux classes : les maladies par irritation, les maladies par abirritation. Les premières constituent à elles seules la pathologie presque tout entière. L'irritation est donc le phénomène le plus important à étudier, puisqu'elle renferme l'immense majorité des affections morbides; il est donc nécessaire de spécifier sa nature.

M. *Broussais* ne fait aucune différence entre l'irritation physiologique et l'irritation pathologique, si ce n'est que la seconde est l'exagération de la première. Ceci établi, il reconnaît quatre causes de surexcitation : 1°. les stimulans, 2°. les influences sympathiques, 3°. l'absence des stimulans, 4°. la diminution d'excitation. L'irritation, une fois développée, peut se manifester sous quatre formes : 1°. l'inflammation, quand elle est accompagnée de douleur, de chaleur, de rou-

geur, de tumeur; 2°. l'hémorrhagie, quand les vaisseaux s'ouvrent spontanément, et laissent échapper le sang par leurs ouvertures; 3°. la subinflammation, si les fluides blancs seuls sont attirés, et si la tumeur qui en résulte n'est ni chaude, ni rouge, ni douloureuse; 4°. la névrose, alors l'irritation se borne au système nerveux; il n'existe ni afflux de liquides, ni tuméfaction, ni chaleur; la douleur seule se manifeste, et quelquefois même n'existe-t-elle pas. Suivant toujours les principes qu'il a posés en physiologie, M. *Broussais* établit en fait que les sympathies morbides s'opèrent de la même manière que les sympathies dans l'état de santé; elles n'en diffèrent qu'en ce que, dans ce dernier cas, les nerfs transmettent plus d'irritation : toutefois, la nature de l'exaltation communiquée est la même que celle de l'exaltation primitive. Pendant qu'un organe irrité déverse son irritation sur d'autres organes, il produit un effet tout contraire dans certaines parties. Ainsi, un principe de la nouvelle doctrine est conçu en ces termes : L'exaltation d'un ou de plusieurs systèmes organiques, d'un ou plusieurs appareils, détermine toujours la langueur de quelque autre système ou appareil.

M. *Broussais* divise les sympathies en deux espèces : les unes se manifestent par des exagérations du mouvement fibrillaire, des congestions, des altérations de sécrétions, des exhalations, des absorptions, qui sont alors augmentées, diminuées ou dénaturées; ce sont les *sympathies organiques*. Les autres s'annoncent par des douleurs, par les convulsions des muscles soumis à la volonté, et par des aberrations mentales; il les nomme *sympathies de relation*.

M. *Broussais*, en faisant l'histoire détaillée de l'inflammation, y rattache la fièvre, qui est simplement le résultat d'une irritation du cœur primitive ou sympathique; mais comme toute irritation assez intense pour produire la fièvre est une des nuances de l'inflammation, il s'en suit que toute fièvre est produite primitivement ou sympathiquement par une inflammation. Si l'irritation cesse subitement sur un organe pour se porter sur un autre, ce transport de l'irritation s'appelle *crise*. On peut admettre trois sortes de crises, suivant

que l'irritation se porte sur les sécréteurs, sur les capillaires sanguins ou sur un tissu qui s'enflamme ; il en résulte une évacuation d'humeurs sécrétées, une hémorrhagie, ou enfin une phlegmasie.

Le premier organe que M. *Broussais* considère à l'état de maladie est l'estomac, il y place le siége d'une foule de maladies les plus disparates. Ainsi la plupart des fièvres essentielles s'y rapportent. Lorsque, parmi les symptômes fondamentaux, on remarque des vomissemens de bile, la couleur jaune de la face, cette forme de la gastro-entérite correspond à la fièvre bilieuse. Si le malade est sanguin, pléthorique, on l'a nommée *fièvre inflammatoire*. Quand elle survient chez un sujet lymphatique, débilité par la mauvaise nourriture, par le séjour dans un air humide et malsain, la gastro-entérite a été décrite sous le nom de *fièvre muqueuse*. Enfin, si a toutes ces formes il se joint des symptômes nerveux ou adynamiques, l'on a les fièvres ataxiques et adynamique de M. *Pinel*. La forme adynamique est la même que la typhoïde ; la contagion qui est propre à cette dernière fait seule la différence, car les miasmes peuvent imprégner toute l'économie sans altérer la santé, s'ils ne déterminent pas d'inflammation ; une fois que celle-ci est produite, elle doit seule fixer l'attention du médecin. Il arrive souvent que la gastro-entérite est dérivée par une phlegmasie cutanée qui la remplace et la termine quand les pustules sont en petit nombre, mais qui la reproduit si elles sont nombreuses ; l'on a distingué ces terminaisons de la gastrite sous les noms de *variole*, de *rougeole*, de *scarlatine*. Les fièvres intermittentes sont produites par le passage subit et fréquent de la température atmosphérique du chaud au froid et du froid au chaud, quelles que soient d'ailleurs les émanations dont l'air puisse être chargé, ensorte que toutes les fièvres intermittentes et rémittentes sont des gastro-entérites périodiques. L'inflammation intestinale peut passer de l'état aigu à l'état chronique, ou même revêtir cette dernière forme dès le principe de son apparition. Elle est fébrile ou non fébrile, et s'annonce par des symptômes assez différens pour que M. *Broussais* puisse y rattacher les hypochondries, la plupart des dyspepsies, la boulimie, la

gastralgie, le pyrosis, le squirrhe, la cardialgie, le cancer, les perforations spontanées, le mœlena, la colique saturnine, le carreau, l'hépatite, la jaunisse.

Quant à la seconde forme de l'irritation, l'hémorrhagie, M. *Broussais* est forcé par le fait même de la regarder toujours comme active, quoique l'expérience prouve le contraire. Enfin les névroses se trouvent ainsi déterminées; c'est une irritation qui siége spécialement dans le système nerveux, sans toutefois qu'il soit jamais isolément affecté; c'est dans ses expansions, qui s'entrelacent avec les capillaires sanguins lymphatiques, sécréteurs et autres, que les mouvemens morbides ont lieu; elles se trouvent rattachées ainsi d'une manière très-étroite au grand phénomène de l'inflammation.

La seconde classe renferme les maladies par abirritation, ou les débilités. Quoique cette classe soit excessivement restreinte, *M. Broussais* pose-t-il en principe que la débilité est le plus souvent le produit de l'irritation, et quelquefois constitue seule la maladie. Certaines hydropisies produites par un obstacle à la circulation, ou par l'atonie du système veineux, l'asphyxie, la syncope qui vient à la suite d'une hémorrhagie, la congélation, la débilité qui survient après une abstinence prolongée, après un exercice trop violent, sont les seules affections vraiment abirritatives dans lesquelles l'irritation ne joue aucun rôle.

La doctrine physiologico-dichotomique de M. *Broussais*, telle que je viens de l'exposer, devait conduire son auteur à ne voir que deux modes d'actions dans les agens extérieurs; aussi tous les modificateurs de l'économie se divisent-ils en dernière analyse en deux sections, *les stimulans* et *les antiphlogistiques;* et comme les maladies par abirritation se réduisent à fort peu de chose, les antiphlogistiques, qui sont en très-petit nombre, composent presque exclusivement la matière médicale. Les stimulans sont très-nombreux, l'on doit ranger dans cette classe presque tous les médicamens employés dans les anciennes pharmacies. Le froid, les émissions sanguines surtout, l'eau, le mucilage, la gomme, sont à peu près les seuls anti-

phlogistiques connus. L'on peut faire cesser une irritation par deux moyens : directement, en employant les antiphlogistiques; indirectement, par les révulsifs, c'est-à-dire en substituant une irritation médicamenteuse à une irritation maladive. C'est en vertu de ces principes généraux que M. *Broussais* se dirige dans la cure des maladies. Dans la gastro-entérite, voici la marche à suivre : diète sévère, sangsues à l'épigastre, jusqu'à cessation de symptômes, autant que le permet toutefois l'état du malade ; boissons mucilagineuses, acidules ; il faut surtout se garder de favoriser des vomissemens, parce qu'en vertu de cette sentence d'Hippocrate, *vomitus vomitu curatur*, on immole depuis des siècles des milliers de victimes. Si la gastrite revêt la forme bilieuse, même méthode curative; évitez l'émétique, qui ferait passer la maladie à l'état adynamique. Dans la forme muqueuse, après les saignées, il faut recourir aux mucilagineux. Les saignées générales sont indiquées en outre dans la forme inflammatoire. L'on a guérit la forme comateuse par les adoucissans et les sangsues à la nuque. Sangsues à l'épigastre pour enlever les tremblemens, les soubresauts des tendons dans la forme ataxique. Enfin dans la forme adynamique encore des sangsues, seulement au début; quand la maladie a fait des progrès, les dérivatifs et les adoucissans sont seuls indiqués. Même succès des sangsues dans la fièvre jaune, la peste, le coléra-morbus. Comme M. *Broussais* nie l'existence des virus, et jusqu'à un certain point les spécificités; il ramène le traitement des fièvres éruptives à celui de la gastro-entérite, sans s'inquiéter de l'éruption, qu'il regarde comme un accident. Ainsi dans la variole, la scarlatine, la rougeole, il n'y a qu'une chose à faire, des sangsues à l'épigastre. Les gastrites ou fièvres intermittentes présentent deux indications; la première est de rendre la phlegmasie apyrétique, et cela par l'emploi des antiphlogistiques, sangsues à l'épigastre, etc.; la seconde, de faire cesser les accès d'irritation par l'emploi des médicamens dont l'expérience a démontré l'efficacité dans ces circonstances, c'est à dire le quinquina et ses préparations. Je ne comprends pas comment M. *Broussais*, qui n'admet pas de spécificité, permet de guérir les fièvres in-

termittentes avec le quinquina, et ne veut pas que l'on guérisse la syphilis avec les préparations mercurielles. Quant aux débilités, elles sont tellement restreintes que l'application devient facile; comme la cause est presque toujours connue, il suffit de la soustraire, et puis de faire intervenir les stimulans.

Voilà, je crois, les principaux traits de la doctrine physiologique. Cette doctrine est maintenant jugée; l'enthousiasme commence à faire place au raisonnement, et c'est sans doute pourquoi elle perd tous les jours de son crédit; les élèves de M. *Broussais*, voyant qu'elle ne se prête pas toujours à l'explication des faits, l'ont modifiée, quoique le maître ait avancé qu'il était impossible d'y rien changer sans détruire tout l'édifice. Après toutes les objections qui ont été faites à la nouvelle doctrine physiologique, qu'il me soit permis d'exposer quelques observations critiques, afin de constater les motifs qui m'ont empêché de l'embrasser. Ce qui paraît étonnant au premier abord, c'est de voir M. *Broussais* reconnaître une force vitale. Il me semble que cette supposition est tout à fait oiseuse dans son système, puisqu'elle n'explique pas les fonctions, et qu'il ne la fait plus intervenir dans les actes organiques ni dans la marche des maladies. Dire que la sensibilité n'est autre chose que la contractilité, me paraît (qu'on me permette de le dire) absurde. M. *Broussais* avance-t-il un résultat incontestable, quand il réduit tous les actes de l'organisme à un raccourcissement de la fibre? Quoi! je vois, j'entends, je reçois l'impression des corps extérieurs, j'éprouve, en un mot, des sensations parce que ma fibre se raccourcit! M. *Broussais* en est-il bien sûr? Le tissu nerveux est le tissu sensible par excellence, et cependant il reste immobile quand il est irrité.

Pour expliquer l'assimilation, M. *Broussais* nous parle d'une chimie *vivante :* la dénomination ne me paraît pas heureuse. Pourquoi créer de nouvelles expressions quand l'on en possède de meilleures? Pourquoi ne pas se servir du terme d'*organique?* Je comprends ce que veut dire *chimie organique*, tandis que la chimie *vivante* me paraît une expression vide de sens : il ne peut exister qu'une sorte de chimie. En-

core, si M. *Broussais* nous apprenait quelque chose de nouveau par ce moyen. Comme M. *Broussais* rapporte tous les phénomènes à la contractilité, il est obligé de les expliquer tous par du plus ou du moins dans cette contractilité. En vain parle-t-il comme à la dérobée du mode, il n'existe pas de mode pour le mouvement, et, en dernière analyse, la contractilité n'est que du mouvement; il ne devait pas remonter si haut pour rendre raison des phénomènes.

Encore une assertion que je ne comprends pas : c'est de savoir comment une fibre qui se contracte peut attirer les fluides; j'aurais cru le contraire. La contractilité, mise en jeu à un trop haut degré, constitue l'irritation; et comme la contractilité ne peut donner pour produit que de la contraction plus ou moins forte, M. *Broussais* est forcé d'admettre que l'irritation physiologique et l'irritation pathologique ne sont que des degrés différens d'un même état. Mais comme, d'autre part, M. *Broussais* avance que, dans toute irritation physiologique, il y a augmentation des phénomènes de la chimie *vivante*, il s'ensuit naturellement que toute maladie est la suractivité d'un organe dans l'accomplissement d'une fonction, c'est-à-dire qu'un homme atteint de gastrite mangera plus et digérera mieux qu'un homme en santé. La conséquence est rigoureuse; elle prouve du moins que les bases de la doctrine sont défectueuses, et que la doctrine elle-même pourrait bien n'être pas l'expression de vérités éternelles, comme le prétend M. *Broussais*.

L'explication qu'il donne des crises ne me paraît pas plus satisfaisante. D'après sa manière de voir, les sueurs, les urines, ne seraient que des produits d'irritation; il y aurait un commencement de phlegmasie dans le système cutané d'un fiévreux qui revient à la santé par des sueurs abondantes; il faut l'avouer, c'est un singulier produit pour une phlegmasie. M. *Broussais* n'est jamais embarrassé, une sécrétion est-elle supprimée, il y a phlegmasie; est-elle est augmentée, encore phlegmasie; la gastro-entérite, telle que M. *Broussais* l'a créée, m'a toujours paru un véritable chaos. Sous ce titre il amasse une multitude d'affections morbides; et voulant simplifier la science,

il la fait tomber dans un défaut contraire : encore, si M. *Broussais* admettait des modes d'irritation, l'on pourrait en appliquer un à chaque maladie, et en rendre ainsi compte, tant bien que mal ; mais il n'en est pas ainsi, il fait dériver les effets les plus dissemblables d'une cause identique, et cela pour expliquer d'une manière *physiologique* les fièvres essentielles. Je ne conçois pas pourquoi il s'est donné tant de peine, pourquoi il a torturé ainsi les phénomènes; rien, selon moi, de plus simple que de concevoir une fièvre essentielle, c'est une maladie générale; et comme notre économie a pour basse deux systèmes généraux, le système sanguin et le nerveux, pour peu qu'un des deux ne soit pas dans des conditions normales il y a maladie générale. Un homme fait une marche forcée, il est pléthorique, le système nerveux se trouve douloureusement affecté, il se déclare une réaction, voilà une fièvre inflammatoire éphémère. Un autre sera exposé à des exhalaisons miasmatiques, l'absorption a lieu, son économie toute entière en est imprégnée, puisqu'elles circulent avec le sang, voici une fièvre putride, etc. Il me semble que ces explications, depuis long-temps connues, admises, sont plus naturelles, rendent bien mieux compte de ce qui se passe qu'une prétendue gastrite qui arrive je ne sais d'où ; car pour qu'un organe soit irrité, encore faut-il qu'il soit en contact avec un corps irritant; si le corps irritant est le miasme, je demanderai pourquoi il va se déposer de préférence sur l'estomac : moi je pense, au contraire, qu'il se dirige sur les excréteurs, si l'on en juge par les excrétions. Mais dans la fièvre inflammatoire que je citais tout à l'heure il n'existe pas de cause physique irritante; comment donc l'estomac peut-il être irrité, est-ce par sympathie? dans ce cas quel est l'organe primitivement irrité? Je crois qu'il serait difficile de le trouver. Pourquoi ne pas vouloir comprendre qu'une cause qui agit sur un système général produit une maladie générale. Après un exercice violent, je me suis souvent senti accablé, agité par quelques mouvemens de fièvre, mais mon estomac n'y était évidemment pour rien.

Quant aux sympathies, j'avouerai franchement que tout cet écha-

faudage de relations et de corrélations, établi par M. *Broussais* pour expliquer les phénomènes, me paraît plutôt fait pour masquer notre ignorance que pour nous faire comprendre clairement les actions intimes de la vie. Il existe bien quelques sympathies évidentes, reconnues de tout le monde, comprises par personne, telles sont celles qui unissent les organes de la génération avec ceux de la voix ; mais leur nombre est singulièrement limité, et si M. *Broussais* avait voulu reconnaître l'*unité*, l'*individualité* du corps animé, il n'aurait pas eu besoin de recourir à ce subterfuge pour établir sa doctrine.

L'explication que donne M. *Broussais* des fièvres intermittentes est ce que je trouve de plus hardi dans sa doctrine. Comment une irritation, qui sera assez forte pour donner lieu à un accès de fièvre violent, se dissipera, tandis qu'une inflammation légère persistera opiniâtrément, sans toutefois causer ces grands désordres dans l'économie que l'on remarque dans les accès des fièvres intermittentes. C'est en vain qu'il cite à l'appui l'alternance des excitations auxquelles l'économie est soumise. Nous sommes tous soumis à des excitations périodiques, puisqu'une excitation continuelle est incompatible avec l'exercice de la vie, et cependant il n'est pas nécessaire que nous soyons en proie aux accès d'une fièvre intermittente ; d'ailleurs, s'il en était ainsi, la cure serait facile, il suffirait de changer le mode d'intermittence de l'irritation. La théorie de M. *Broussais* ne me paraît pas moins vicieuse dans l'explication qu'il donne de la variole, de la scarlatine, etc. *Pinel* avait classé à tort ces maladies parmi les phlegmasies cutanées ; M. *Broussais* lui en fait un reproche, et c'est pour en faire des gastro-entérites. Il me semble que ceux qui ont formé une classe de maladies sous le nom de *fièvres éruptives* ont beaucoup mieux saisi la marche de la nature.

Les hémorrhagies ne sont pas mieux expliquées ; l'on ne comprend pas pourquoi dans une irritation, qui est toujours identique, tantôt il se forme un phlegmon, tantôt le sang se fraie une route à travers les extrémités des capillaires. L'on ne comprend pas davantage com-

ment l'irritation, qui n'est qu'une contraction, peut relâcher les vaisseaux.

Je ne ferai qu'une remarque sur les débilités, c'est que M. *Broussais* met dans cette classe certains empoisonnemens ; telles sont les asphyxies par soustraction d'oxygène, et surtout par des gaz délétères. Ainsi l'hydrogène sulfuré, le chlore, les vapeurs arsénicales, etc., ont une action identique sur l'économie, ce sont des débilitans, de véritables antiphlogistiques, car, s'ils peuvent déprimer l'irritation physiologique, pourquoi ne détruiraient-ils pas l'irritation pathologique, qui est de même nature. Outre ces idées de détail, il en est d'autres plus générales que je ne puis partager avec M. *Broussais ;* ainsi, nouveau *Paracelse*, il veut que l'on jette au rebut tous les auteurs qui l'ont précédé. Moi je pense que la médecine étant essentiellement une science de faits, l'érudition est nécessaire au médecin plus qu'à tout autre.

Système d'Hannemann. On connaît à peine hors de l'Allemagne la doctrine dont je vais exposer les principes. En voici les dogmes fondamentaux : elle a reçu de son auteur le nom d'*homœopathique* (1). Les changemens morbides internes, qui constituent la cause prochaine de la maladie, sa nature intime étant toujours occultes, et se dérobant à nos investigations, ne sauraient fournir de base à la thérapautique : les symptômes seuls peuvent donc donner des indications (2). Le traitement qui aura fait cesser les symptômes aura détruit la cause occulte qui les produisait, car l'existence de l'effet ne peut être isolée de la cause. Les propriétés actives, essentielles des médicamens ne peuvent être déduites, par analogie, de leurs qualités physiques, ni de leur composition chimique ; les rapports qui existent entre leurs modes d'action et les maladies ne sont appréciables que par les effets qu'ils produisent sur l'économie. La méthode la plus infaillible pour dé-

(1) *Hannemann*, Organon de la méd. rat., trad. par *Brunow*.

(2) Journal des progrès.

couvrir les propriétés médicinales des agens extérieurs est d'en faire l'essai sur l'homme en santé; par ce mode d'investigation, on trouve que toute substance médicinale modifie d'une manière particulière l'organisme, qu'elle produit un ensemble de symptômes morbides, véritable maladie artificielle. Ainsi l'action d'un médicament a deux effets opposés, le rétablissement de la santé de l'homme malade, et l'altération de l'homme sain. On peut établir trois rapports entre les symptômes des maladies et les effets des médicamens, opposition, hétérogénéité, similitude. De là trois méthodes thérapeutiques: 1°. la méthode *antipathique ;* les effets du médicament sont opposés à ceux de la maladie : 2°. la méthode *allopathique;* les effets du médicament sont seulement différens des symptômes de l'affection naturelle : 3°. la méthode *homœopathique ;* les effets des substances médicinales sont semblables aux symptômes de la maladie. La première de ces méthodes semble d'abord guérir la maladie ; mais, comme l'organisme réagit contre toute influence étrangère, et tend à lui opposer un état précisément contraire à celui qu'elle détermine en lui, le traitement antipathique n'est tout au plus que palliatif. La seconde présente trois chances : 1°. les effets du médicament sont moins intenses que les symptômes, et alors la maladie reste la même ; 2°. leur énergie est égale ou supérieure, et alors la maladie reste suspendue pendant le cours du traitement, pour reprendre son cours aussitôt qu'on le cesse ; 3°. continué trop long-temps, il peut surajouter une affection morbide secondaire à la maladie primitive. La troisième méthode est la seule dont l'efficacité soit certaine et constante. Voici comment on peut l'expliquer : lorsque les effets spécifiques d'un médicament sont parfaitement semblables à la maladie naturelle, ils atteignent les organes affectés de celle-ci ; mais, comme deux maladies semblables ne sauraient exister simultanément dans un même point, et les affections artificielles étant plus intenses que les naturelles, celles-ci cèdent, et sont remplacées par les premières, qui ne tardent pas à se dissiper. Le mouvement de réaction, si défavorable à la méthode antipathique, est salutaire ici ; car le médicament homœopathique agissant sur

l'organisme exactement comme la maladie existante, celui-ci réagira dans un sens opposé, c'est-à-dire en faveur de la santé. Ainsi, dans tout traitement de maladie, il faut poser ce principe fondamental : une maladie doit être combattue par des remèdes capables de déterminer, chez l'homme en santé, la manifestation d'un ensemble de symptômes aussi semblables que possible à la totalité de ceux qui la caractérisent. Comme les remèdes *homœopathiques* sont destinés à agir sur des parties déjà affectées par la maladie naturelle, et qu'il ne leur faut pas beaucoup de force pour surpasser cette dernière, ils devront être employés à des doses très-minimes. L'on ne doit aussi administrer qu'une seule substance médicamenteuse à la fois. Tout mélange est inadmissible ; car on ne saurait plus déterminer avec certitude de quelle manière ces divers ingrédiens se modifient réciproquement. Conformément à ces principes, il oppose le tartre émétique au vomissement, le vin à la somnolence, la coque du Levant à la paralysie, la digitale à l'exaltation de la sensibilité, etc.

Il n'est pas possible de s'avancer dans l'erreur avec une dialectique plus serrée et plus précise. *Hannemann* poursuit son raisonnement, et en adopte toutes les conséquences, sans s'inquiéter si l'expérience, qui est la véritable pierre de touche de tous les systèmes, dépose en sa faveur. En effet, le moyen de croire à l'efficacité de la millionième partie d'un grain de quinquina administré dans une fièvre ! Il commence par établir que la cause prochaine des maladies doit nous rester à jamais inconnue; il n'a que trop raison ; et malheureusement il veut attaquer les symptômes, persuadé qu'ainsi il agira sur la cause elle-même ; il procède ainsi du connu à l'inconnu ; rien de plus judicieux ; mais quand il établit ensuite cet axiôme, *similia similibus curantur*, énonce-t-il une vérité bien incontestable ? Supposer qu'un organe ne peut pas éprouver à la fois deux impressions analogues, n'est-ce pas aller contre les faits? Si à une irritation vous ajoutez une irritation, vous aurez une irritation deux fois plus forte pour résultat. C'est ainsi que les médicamens stimulans parviennent à guérir les maladies chroniques ; ils augmentent l'irritation, déter-

minent ainsi une action organique plus énergique qui guérit la maladie. *Hannemann*, qui proscrit le raisonnement de la médecine, en fait ici un usage tout à fait vicieux. D'où sait-il qu'un agent thérapeutique guérit en substituant un mal à un autre. Encore une supposition gratuite et même fausse ; il avance, par exemple, que de deux affections analogues par leurs mêmes symptômes, la plus forte anéantit la plus faible, parce que deux maladies ne peuvent occuper à la fois le même endroit. Lorsqu'on ajoutera au mal naturel un mal artificiel semblable, mais plus intense que lui, ce dernier prendra sa place. Un autre vice de la méthode *homœopathique*, c'est d'abandonner l'étude de la physiologie comme inutile ; c'est de ne pas suivre la marche de la nature dans les maladies pour en tirer des indications, soit d'après la cause, qui quelquefois nous est connue dans certains empoisonnemens, soit d'après l'état des forces du malade, mais de substituer une méthode fondée sur un raisonnement qui n'est pas toujours sans reproche, comme je viens de le montrer. D'un autre côté, la méthode *homœopathique* ouvre une voie toute nouvelle, qui peut fournir des faits précieux pour l'étude de l'homme, c'est d'étudier l'action des médicamens sur l'homme sain. Au moins faudrait-il en employer des doses un peu plus fortes, et ne pas les faire agir, d'après l'auteur, comme des fluides impondérables.

Doctrine de la polarité. Cette doctrine, qui offre de grandes analogies avec les systèmes qui furent enseignés dans les anciennes écoles de la Grèce, a pris naissance en Allemagne, et paraît avoir été conçue sous l'influence de l'école de *Kant*. Quoi qu'il en soit, tels sont ses principes (1) : la force primitive de la nature se distingue en deux forces, que l'on désigne sous le nom de *polaires*, l'une attractive et l'autre répulsive : elles sont continuellement dans une opposition manifeste, et tendent mutuellement à se détruire. Du conflit de ces deux

(1) Journal des progrès, t. 3.

forces opposées naît cette variété infinie de causes et d'effets que l'on observe dans la nature, variété qui dépend seulement de la proportion différente des forces *polaires*, alors mises en mouvement. Comme chaque corps constitue une partie intégrante et active de la nature universelle, il n'en existe point qui soit tout à fait inerte. Cet ensemble de forces, en vertu desquelles la nature entière se maintient et se conserve, constitue la vie universelle. La vie individuelle, au contraire, est cette puissance par laquelle chaque corps résiste aux influences des agens extérieurs. D'après cette définition, la différence entre la nature morte et la nature vivante tombe d'elle-même; la vie existe partout, mais du plus au moins. Aussi l'on peut diviser les corps en *criptobiotes* et en *phænerobiotes*. La vie des uns est obscure; celle des autres, au contraire, est manifeste.

Trois conditions sont indispensables pour que la vie ait lieu : ce sont, l'organisation, la force vitale et les excitateurs. L'organisation consiste dans une certaine forme, une certaine combinaison chimique nécessaire à l'accomplissement des actes de l'économie animale. La force vitale peut se confondre avec la vitalité, qui est la faculté en vertu de laquelle les corps deviennent capables de manifester la vie. La vitalité n'est autre chose qu'une modification des forces primitives, et doit être regardée comme la force attractive et répulsive modifiée; d'où il suit que la force vitale est unique, toujours la même dans tout le règne organique; seulement, elle est modifiée selon la nature spéciale des organes individuels. Ainsi la force vitale n'est pas une force *sui generis*, mais bien la réunion de toutes les forces de la nature, force mécanique, affinités chimiques, électricité, galvanisme, attraction, force de cohésion, gravitation; en un mot, tous les principes impondérables, par leur réunion, leur combinaison, constituent la force vitale.

Sous l'influence de cette lutte des forces physiques et chimiques, qui continuellement est provoquée par la nature extérieure, on voit se développer un nouveau principe impondérable particulier, l'*impondérable biotique*, produit de l'action de la vie, qui en même temps

en constitue un des moyens, sans toutefois en être la cause unique et primitive. L'action des excitans, ou conditions externes de la vie, est mécanique, chimique ou dynamique; c'est-à-dire qu'ils changent la forme de la matière organique, en affectent la combinaison moléculaire, ou la modifient d'une manière générale, comme les fluides impondérables. Les excitans troublent l'équilibre des forces primitives, de telle manière qu'il en résulte des mouvemens vitaux, d'où naît la réaction vitale, en vertu de laquelle l'organisme se conserve et la vie s'établit. Les conditions externes de la vie ont avec l'organisme une relation *quantitative* et *qualitative*, par laquelle elle détermine l'intensité et la qualité de la réaction vitale.

La force productrice, la sensibilité, la contractilité sont les phénomènes par lesquels chaque organisme individuel manifeste sa vie. Ces manifestations agissent ensemble, de manière que l'une dépend de l'autre, et qu'elles se maintiennent et se gouvernent réciproquement. Toute matière organique doit avoir été primitivement liquide. Il est présumable que les élémens ont eu la forme sphérique: en effet, c'est celle que le sang nous offre. Le travail de la reproduction s'opère ainsi sous l'influence de la force organique; elle peut se partager en production et en destruction. La sensibilité et l'irritabilité sont envisagées, selon les idées de *Bichat*, sauf que l'énergie *polaire* y joue le premier rôle. L'oxygène et le principe inflammable sont les principes élémentaires qui composent toutes les parties solides ou liquides des corps *phænerobiotes*. Le principe inflammable existe sous diverses formes: il est probable que l'hydrogène, le carbone et l'azote ne sont qu'une même espèce de phlogistique, modifié seulement par sa combinaison avec des quantités variables d'oxygène. Le corps animal est composé de parties solides et liquides, qui diffèrent entr'elles, et sont opposées par leur nature de manière à former un véritable appareil électro-moteur.

Il existe une *polarité* évidente entre les nerfs et les parties irritables (artères, muscles), *polarité* qui se rend manifeste par les phénomènes de production et de reproduction organiques. Les phénomènes vitaux

et électriques ont une si grande analogie, qu'on peut les regarder comme dépendans d'une seule et même cause. L'atmosphère d'activité qui enveloppe et les appareils électro-moteurs, et les nerfs, confirme au dernier degré cette ressemblance. Cependant on ne doit point considérer le corps animal comme un appareil électro-moteur inné, ni l'énergie vitale comme la puissance électrique. L'électricité est subordonnée à l'action de la vie. Quant à l'*impondérable biotique*, il se développe par l'action réciproque des solides et des liquides des corps vivans; son principal moteur, son principal conducteur est le système nerveux : il paraît se développer dans chaque partie du corps où le sang artériel entre en contact vital avec la substance nerveuse; mais, une fois produit, il exerce une plus grande influence que les autres principes impondérables sur les fonctions vitales.

De ces principes généraux si l'on descend aux phénomène de la vie, l'on voit que la faim reconnaît trois causes : un défaut d'humeurs et de parties solides, une composition chimique altérée, une dépression des forces vitales. La soif résulte d'un défaut d'eau, ou de la prédominance du principe phlogistique. La digestion est une solution, une fermentation *sui generis*. Les sécrétions ne sont pas des opérations mécaniques, mais toutes vitales. La contraction musculaire a lieu par un développement de l'*impondérable biotique*, qui, par sa vertu polaire, exalte l'énergie des capillaires artériels. Enfin, la conception s'explique par la présence de l'*impondérable biotique* dans le sperme viril, lequel est porté aux ovaires par les nerfs de la muqueuse utérine, et par les trompes, qui, en vertu de leurs forces *polaires*, animent les ovules.

Tels sont les principes de cette doctrine. *Artmann* en a poursuivi les développemens dans sa pathologie générale et dans sa matière médicale. *Hildenbrand* l'a prise pour base de sa médecine pratique.

La doctrine de la polarité n'est pas seulement un système médical, c'est une explication universelle de la nature. Quoiqu'elle soit quelquefois en opposition avec les principes des sciences physiques, qu'elle embrasse toutes, on peut la regarder comme une belle création.

Quand on veut généraliser une science, l'on est toujours obligé de la ramener à un petit nombre de lois ; aussi n'admet-on ici qu'un agent universel, qui comprend l'attraction et la répulsion. Comme hypothèse, elle en vaut bien une autre. L'essentiel est de déterminer les lois de ces mouvemens, et ce beau problème a été en partie résolu. Attribuer une force vitale à tous les êtres, me semble une supposition qui ne sert qu'à rendre moins claires nos idées sur les êtres organisés et vivans, tels que nous les connaissons. L'exposition des conditions de la vie me paraît très-lumineuse. Je m'étais déjà arrêté à cette idée, que la vie n'est que la conséquence du rapport entre les nerfs et le système sanguin. J'ai été surpris, et non moins satisfait, de retrouver une supposition analogue dans une théorie admise par tant d'hommes illustres. Cette rencontre ne contribue pas peu à me confirmer dans mon opinion. Ce qui me prévient en faveur de cette théorie, qui est peu ou point connue en France, c'est que tous les faits observés peuvent s'expliquer naturellement, en l'admettant. Aucune théorie, que je sache, n'avait déterminé d'une manière aussi précise l'influence de l'organisme, comme instrument d'une part, l'action de la force vitale de l'autre, tout en la rattachant néanmoins d'une manière intime au mode d'être de l'organisme ; et enfin la nécessité des rapports des agens extérieurs. Je regrette de n'avoir pu me procurer de plus amples matériaux pour traiter, comme je l'ai fait jusqu'à présent, de la pathologie et de la thérapeutique. Si j'en juge d'après la physiologie, il me semble qu'elle doit concilier les opinions de tous les temps, puisqu'elle admet, d'une part, l'irritabilité et un principe vital, et que dans l'organisme elle tient compte des fluides aussi bien que des solides.

Résumé. Tel est le tableau, à peu près exact, des doctrines qui se sont succédées en médecine. L'on peut facilement reconnaître la marche de l'esprit humain pour arriver à la vérité. Tout se lie dans la nature : les divisions que nous avons tracées, pour soulager la faiblesse de notre intelligence, n'existent pas réellement dans l'ordre des

choses : aussi, dans le principe, la connaissance de la nature ne formait qu'une science connue sous le nom de philosophie : plus tard, quand la multiplicité des connaissances nécessita des classifications, la médecine fut constituée science à part; mais elle n'en conserva pas moins ses rapports intimes avec les autres sciences, et ne put se perfectionner qu'avec elles.

Ainsi, chez les anciens peuples, ce n'est qu'une connaissance empirique, sans raisonnement, de quelques faits. Les philosophes, dans leurs hardis systèmes cosmogoniques et anthropologiques, établissent les premières théories médicales, fruits de l'imagination plutôt que de l'observation. Les *Asclépiade*, et *Hippocrate* surtout, le plus célèbre d'entr'eux reconnaissant par-dessus tout l'importance des faits, trace le premier le tableau des maladies. Le champ des hypothèses une fois ouvert, chacun prend le phénomène qui lui paraît le plus important pour base de sa doctrine. La respiration sert de point de départ à l'école d'Alexandrie. Les empiriques proclament l'impuissance de l'intelligence humaine. *Asclépiade* remonte aux causes premières, et ne voit que la disposition des atomes. Les méthodiques s'arrêtent à la fibre, et la prennent pour type de la santé et de la maladie. L'école pneumatique commence à entrevoir les forces ; mais, n'osant les admettre, elle les revêt de la forme matérielle, sous le nom de pneuma. *Galien*, enfin, fonde une théorie sur l'ensemble des phénomènes connus, théorie la plus complète, la plus ingénieuse que l'antiquité nous ait transmise. La barbarie fait place à la civilisation ; l'étude de la nature est négligée ; la médecine tombe aussi dans le discrédit. Au sortir de cet état de dégradation, *Paracelse* vient avec l'esprit de son siècle, et substitue les égaremens d'une imagination déréglée à l'observation raisonnée des faits. Les sciences n'avaient pas fait de progrès ; l'on n'avait encore que des idées générales sur la nature de l'homme, *Vanhelmont* s'attache à démontrer l'existence d'un principe particulier, et à en déterminer le mode d'être. Ici, la scène change ; l'homme pénètre dans les mystères de la nature ; chaque découverte importante sert de base à une théorie, par l'ap-

plication qu'on en fait à l'étude de l'homme. Les travaux des chimistes donnent naissance au système chémiatrique, ceux des physiciens à l'école iatro-mécanicienne. Ces explications paraissent insuffisantes ; *Stahl* revient à l'idée d'un principe de vie premier moteur ; il en étend encore la puissance. *Hoffmann* fonde un système sur les principes des mécaniciens et des animistes réunis. Enfin, *Boërhaave* entreprend ce que *Galien* avait fait autrefois ; il prend dans tous les systèmes, et fonde sa doctrine, qui fait époque dans la science. L'étude de l'anatomie avait fait d'immenses progrès ; le temps était venu où il n'était plus possible de chercher des théories hors de l'homme lui-même. La sensibilité et l'irritabilité, qui n'est que celle-ci mise en jeu, avaient enfin fixé l'attention des médecins ; désormais elles devaient presque uniquement servir de point de départ. *Bordeu* considère les diverses influences des organes. *Barthez* vient nous annoncer que, malgré nos progrès dans la science de l'homme, nous ne connaissons pas encore le secret de son existence. *Cullen* transforme la sensibilité en fluide nerveux. *Brown* n'en voit que la conséquence, l'excitation. Mal interprétée, l'excitabilité donne naissance au *contre-stimulisme ;* enfin, mieux déterminée, mais toujours regardée comme l'unique cause des phénomènes de la vie, l'irritabilité produit la doctrine *physiologique* : cependant le scepticisme trouve encore place dans quelques cerveaux ; *Hannemann* en fait la base de sa doctrine. Dans l'homme on ne voyait plus que des faits de détail ; son existence, ou mode d'être, n'était pas rattachée au reste de la nature. Les allemands entreprennent cette tâche pénible, et nous donnent la docrine de la *polarité*. Ainsi, l'on est retourné au point d'où l'on était parti ; mais l'imagination avait d'abord tout fait. L'observation, aidée d'un raisonnement profond, devait conduire à un résultat plus positif.

Toutes ces théories peuvent rentrer dans deux grandes classes ; en effet, que voyons-nous dans la nature ? de la matière en mouvement, ou, en d'autres termes, de la matière et des forces. Toutes les doctrines doivent donc avoir pour base, ou la matière, ou les forces considérées d'une manière spéciale, ou enfin l'un et l'autre prises

collectivement dans l'appréciation des phénomènes. Je ne parle pas des septiques ; ils sont en trop petit nombre, et forment comme une exception. Ainsi, l'on pourrait placer dans la première classe *Stahl* et *Vanhelmont*, qui admettent un principe immatériel indépendamment de l'organe ; *Barthez*, qui ne spécifie pas sa nature ; les *pneumatistes* qui matérialisent en quelque sorte la force vitale. Dans la seconde, l'on pourrait établir des divisions, selon que les auteurs ont pris pour base les liquides, les solides ou le tissu sensible. Ainsi *Galien* et *Sylvius* ne voient que la composition ou le mélange des humeurs ; les méthodistes, *Hoffmann* et les mécaniciens fixent leur attention sur les solides en général ; *Cullen*, *Brown*, *Razori*, M. *Broussais* attribuent toutes les fonctions à la sensibilité ; *Hippocrate* et les *dogmatiques* voient, dans le corps animé, la matière et un principe immatériel : enfin viennent les *septiques*. J'ai cru ne pouvoir mieux faire que de dresser un tableau qui présente l'ensemble de toutes les théories médicales dont j'ai tracé l'histoire. La classification que j'ai adoptée me paraît faire ressortir toutes les nuances qui distinguent les unes des autres.

Il en résulte que, sur vingt-trois théories qui s'y trouvent énumérées, douze sont fondées exclusivement sur la matière, six seulement sur un principe immatériel, trois sur la matière et les forces considérées collectivement, et enfin deux en quelque sorte négatives, puisqu'elles tendent à prouver que l'homme ne saurait aspirer raisonnablement à la gloire d'interpréter dignement les phénomènes de la nature. A qui décerner la palme, aux solidistes, aux animistes, ou aux septiques? J'ai bien peur que ces derniers n'aient un peu raison; cependant, comme leur mérite est tout négatif, je n'admettrai pas leurs systèmes, seulement ce sera un avertissement pour moi de n'avoir pas trop de confiance dans les vues théoriques qui m'auront paru mériter la préférence. Reste donc à décider entre les vitalistes et les solidistes. Depuis bien long-temps on fait leur procès, sans que l'on ait pu donner une décision définitive.

TABLEAU MÉTHODIQUE DES THÉORIES MÉDICALES.

- **FORCE**
  - immatérielle
    - intelligente — *Ame de* Stahl.
    - susceptible de passions — *Archée de* Vanhelmont.
  - indéterminée
    - cause inconnue des phénomènes — *Principe vital de* Barthez.
    - produite par le concours d'autres forces — *Impondérable biotique.*
  - en quelque sorte matérielle
    - substance indéterminée — *Cabalisme de* Paracelse.
    - substance aériforme — *Pneuma.*
- **MATIÈRE**
  - Matière en général — *Atomes d'*Asclépiade.
  - Humeurs
    - d'après leurs qualités — *Humorisme de* Galien.
    - d'après leur composition — *Chémiatrie de* Sylvius.
  - Solides en général
    - d'après leur tension — *École méthodique.*
    - d'après leur mouvement — *Solidisme d'*Hoffmann.
    - d'après leur dynamisme — *École mécanicienne.*
  - Solides et liquides — *Doctrine de* Boerhaave.
  - Tissu sensible
    - Fluide nerveux — *Doctrine de* Cullen.
    - Excitabilité
      - une et indivisible — *Stimulisme de* Brown.
      - différente dans les organes — *Doctrine de* Bordeu.
    - Irritabilité
      - contraction — *Doctrine physiologique.*
      - oscillation — *Contre-stimulisme.*
- **FORCE ET MATIÈRE.** Humeurs et forces vitales
  - humeurs et force indéterminée — *Doctrine d'*Hippocrate.
  - humeurs et âme immatérielle — *École dogmatique.*
  - humeurs et pneuma — *École d'Alexandrie.*
- **SCEPTICISME.**
  - non-raisonné — *École empirique.*
  - raisonné — *Doctrine d'*Hannemann.

Il me semble que ce tableau peut faire ressortir dans tout son jour l'influence des théories sur la thérapeutique, proposition que j'ai cherché à développer dans cette dissertation. En effet, *Stahl*, en douant l'âme d'intelligence, ne laissait plus rien à faire au médecin ; aussi répudiait-il toute substance énergique. *Vanhelmont* ne parle que d'apaiser l'âme, et il va jusqu'à employer les exhortations magiques. *Barthez* compte aussi sur l'énergie vitale ; mais il appuie tous ses préceptes sur l'expérience, sans rien préjuger. *Paracelse* fait l'application la plus monstrueuse de son mysticisme cabalistique à la thérapeutique. *Asclépiade* vise à changer les rapports qui existent entre les pores et les atomes. *Galien* corrige les qualités des humeurs, en introduisant dans l'économie des substances douées de qualités opposées. *Sylvius* prend l'organisme pour un laboratoire, et la thérapeutique ne devient plus entre ses mains qu'une appendice à la chimie. *Les méthodiques* relâchent en tendant la fibre. *Hoffmann* dirige les mouvemens organiques. Les *mécaniciens* mettent les liquides et les solides en état de suivre les lois de l'hydraustatique. *Boërhaave*, en conciliant les doctrines, concilie aussi les moyens thérapeutiques. *Cullen* dirige le mouvement du fluide nerveux. *Brown* met en jeu l'excitabilité. *Bordeu* dirige l'action et l'influence des organes. M. *Broussais* va partout combattant l'irritation. Les *contre-stimulistes* opposent aux phlegmasies des stimulans, dont le mode de mettre en jeu la fibre est différent. *Hippocrate* compte sur la force médicatrice, et surveille la marche des maladies, sans oser y prendre part. Les *dogmatiques* raisonnent sans fin sur les altérations des humeurs, et les moyens de les corriger. Enfin viennent les *empiriques*, qui, renonçant volontairement au bienfait de l'intelligence, parce qu'ils en ont vu faire un mauvais usage, ne veulent pour guide en médecine que l'expérience pure et simple ; la science des indications, qui fait toute la force du médecin, est nulle pour eux. *Hannemann*, plus prudent, ne renonce pas à mettre en usage son intelligence ; au contraire, il nous prouve qu'elle est insuffisante, et, par une contradiction qui n'est pas rare chez les plus grands hommes, il propose un système

entièrement hypothétique avant même d'avoir vu si l'expérience pouvait le confirmer. Nous avons vu à quelles conséquences il a été conduit ; et toutes bizarres qu'elles paraissent, il a des partisans qui ne mettent pas en doute l'efficacité d'une pareille méthode.

Après avoir ainsi parcouru les théories qui ont partagé les médecins de tous les temps, il me resterait à faire un choix. La chose n'est pas facile : dans un bon nombre de ces théories, je trouve des idées qui jettent les plus vives lumières sur la science de l'homme. Je ne saurais donc admettre exclusivement aucune de ces doctrines. *Barthez* me paraît cependant celui qui a apporté le plus de logique dans une matière où il est si difficile de ne pas sortir des faits ; sa méthode d'observer et de se rendre compte des phénomènes est, selon moi, préférable à toute autre. Il observe, range, classe les faits, tout en se retranchant dans son ignorance. Il est pénible de se rendre ainsi justice; aussi a-t-il eu peu d'imitateurs. La force médicatrice, telle qu'*Hippocrate* la comprenait, telle qu'elle a été admise par une foule d'hommes distingués, me paraît devoir servir de base à toute bonne thérapeutique. Les idées de *Vanhelmont*, sur l'inflammation et sur l'influence de l'*archée*, habillées à la moderne, peuvent conduire à d'heureux résultats. L'étude des organes et de leur influence, telle que *Bordeu* l'a présentée, doit aussi contribuer à éclaircir la connaissance de l'homme; mais il faut dépouiller les idées de cet homme célèbre de ce qu'elles peuvent avoir d'exagéré. Enfin, l'étude de la sensilibité, qui a été retournée de mille manières, doit être considérée comme la propriéte par excellence des corps organisés, et celle qui influe le plus sur leur existence.

Des nosologies. Pour arriver à l'intelligence des maladies, l'on peut tirer, je crois, un grand secours de l'étude des nosologies ; elles ne sont pas étrangères, comme on pourrait bien le penser, aux théories. Voici la statistique de celles dont j'ai pu prendre connaissance ; elles sont au nombre de vingt-quatre (1). Dans ce nombre, douze auteurs

(1) Ce sont, d'après l'ordre chronologique, celles de *Sauvages, Linné, Vogel,*

ont pris, pour base de leur classification, la symptomatologie. Parmi ces auteurs, dix ont admis les fièvres comme une classe naturelle de maladies; dix ont admis également les phlegmasies; neuf, les flux; huit, les névroses et les vésanies; six, les spasmes, les débilités, les douleurs et les cachexies; quatre, les vices, les rétentions; trois, les exanthèmes, les difformités et les hémorrhagies; deux, les anhélations, les entamures, les intumescences, les saburres, la pyogénie, les maladies bilieuses, les maladies périodiques. Je ne parle pas, pour abréger, des classes qui n'ont été admises que par un seul auteur. Dix nosographes ont pris pour base la disposition anatomique. Ici il existe une si grande différence dans le mode de classification, qu'il est impossible de faire des rapprochemens bien exacts. L'un étudie les maladies dans les différens tissus, et analyse les changemens qu'elles y déterminent : l'autre s'attache aux fonctions, et rapporte toutes les maladies à leurs lésions. Celui-ci prend pour point de départ les diverses forces qui donnent à la matière animale, ses propriétés : celui-là prend le système nerveux pour unique base de sa classification. Les organes, les produits matériels des maladies, enfin jusqu'à la composition chimique ont servi pour faire des classifications nosologiques. Deux nosographes ont pris, et les symptômes, et les dispositions anatomiques, pour bâtir leurs nosologies; ils se sont attachés à distinguer les maladies en locales et générales.

L'on a beaucoup discuté d'abord sur l'importance des nosologies : elles ont leurs avantages comme leurs inconvéniens. Je crois que, dans une bonne nosologie, ceux-ci l'emportent de beaucoup sur ceux-là. L'esprit a besoin de cet échafaudage, en quelque sorte artificiel, pour mieux embrasser l'ensemble des phénomènes, mieux saisir les rapports ou les différences qui existent entre les maladies. Les nosologies n'étaient point connues des anciens : *Sauvage* est le

---

Cullen, Sagar, Macbride, Vitet, Darwin, Pinel, Tourbes, Hartman, Meza, Webster, Daniel, Vachier, Wandenheuwel, Willars, Lafon, Gilbert, Baumes, Alibert, Moreau de la Sarthe, Barbier, Boisseau.

premier dont l'ouvrage en ce genre ait obtenu un grand succès ; toutes celles qui furent faites dans ce temps eurent, comme la sienne, les symptômes pour base. Plus tard, la disposition anatomique parut un point de départ plus sûr, et les nosologies prirent une tout autre apparence. L'on a beaucoup discuté sur le mérite de ces deux méthodes : quoique la dernière semble prévaloir aujourd'hui, il me paraît qu'avec la première, fondée sur les symptômes, on peut mieux former des groupes naturels de maladies, des familles en un mot. C'était l'avis de M. *Pinel*, dont la nosographie, vraiment digne du surnom de *philosophique* qui lui a été donné par l'auteur, l'emporte, malgré ses défauts, sur toutes celles qui ont été publiées antérieurement. Dans la méthode anatomique, l'on est obligé de disséminer les fièvres dans une foule de classes, et de désunir des maladies qui formaient une famille naturelle. Les fièvres éruptives seront confondues avec les phlegmasies simples, et cependant quelle différence dans les symptômes, dans la marche de la maladie ! Il en sera de même pour les hémorrhagies, pour les productions accidentelles, etc. Il est vrai aussi d'avouer qu'en adoptant la méthode contraire, l'on est souvent porté à considérer comme maladie ce qui n'est qu'un accident souvent sans importance. Parmi les nosologies que je viens de citer, celle de M. *Moreau de la Sarthe* (1) me paraît mériter la préfé-

---

(1) Encyclopédie méthodique, Dict. de méd., art. *Nosologie*.

1re. SECTION. Maladie avec lésion organique passagère et souvent inappréciable.

1re. CLASSE. Pyrexies { continues. / Intermittentes.

2e. CLASSE. Phlegmasies.

3e. CLASSE. Hémorrhagies. { Actives. / Passives. / Traumatiques.

4e. CLASSE. Altérations de sécrétions.

5e. CLASSE. Fluxions douloureuses.

6e. CLASSE. Névroses.

7e. CLASSE. Vesanies.

rence. Elle me paraît réunir un double avantage, d'une part, celui d'admettre des groupes naturels dont les maladies qui les composent ont vraiment un air de famille par leurs analogies; et d'une autre, celui de fournir des indications précieuses pour la thérapeutique.

2e. SECTION. Maladies avec lésion organique permanente et appréciable.
1re. CLASSE. Altérations constitutionnelles et générales.
1er *ordre*. Affections scrophuleuses et tuberculeuses.
2e. *ordre*. Dégénérescence rachitique.
3e. *ordre*. Maladies cancéreuses.
4e. *ordre*. Maladies syphilitiques.
5e. *ordre*. Exanthèmes chroniques de la peau.
2e. CLASSE. Altérations organiques partielles.
1er. *ordre*. Lésions provoquées par des causes physiques et externes.
2e. *ordre*. Lésions spontanées.
3e. *ordre*. Développement ou production de tissus morbides.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* LORRY).

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

II.

Quæ ducere oportet, quò maximè vergant, eò ducenda, per loca convenientia. *Ibid.*, *aph.* 21.

III.

Lassitudines spontè obortæ, morbos prænuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

IV.

Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move; vigentibus verò, quiescere melius est. *Ibid.*, *aph.* 29.

V.

Quibus ex morbo resurgentibus aliquid dolet, ibi abcessus fiunt. *Sect.* 4, *aph.* 32.

VI.

Sed et, si quid doluerit antè morbum, ibi se figit morbus. *Ibid.*, *aph.* 33.